24e ANNÉE - N° 82 - PÉRIODIQUE SEPTEMBRE 1981

LA KOUMIA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1er mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 874-52-93

No Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITE DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (+), Léonard GARRY (+), Pierre DURAND (+)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME, Généraux GAUTIER (+) (4e G.T.M.), LEBLANC (1er G.T.M.), BOYER de LATOUR (+) (2e G.T.M.), MASSIET du BIEST (+) (3e G.T.M.), PARLANGE (+) (4e G.T.M.), de SAINT-BON (+) (3e G.T.M.), TURNIER (2e G.T.M.), SORE (+) (G.T.M.- E.O.), Colonel FLYE-SAINTE-MARIE (+), Colonel LUCASSEAU

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (+), Georges CROCHARD (+), Général MELLIER (+)

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (+), Colonel Gérôme de GANAY
Colonel Guy de MAREUIL

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) **Membres :** MM. le général André FEAUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Gérôme de GANAY, Georges GAUTIER, Yves HUCHARD, Michel LÉONET, Paul LUCASSEAU, André MARDINI, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, Me Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Clément TROUILLARD, Jean WARTEL, Jacques WINTER.

BUREAU

Président :	Général André FEAUGAS		(56) 40-40-02
Vice-président :	André MARDINI	domicile :	873-34-14
		bureau :	277-35-20
Secrétaire général :	Colonel Georges GAUTIER		722-70-76
Secrétaire général adjoint :	Jean de ROQUETTE-BUISSON		763-36-65
Conseiller administartif :	Yves HUCHARD	domicile :	553-06-49
		bureau :	372-67-89
Trésorier :	Henry MULLER		847-11-42
Trésorier adjoint :	Capitaine Léon MERCHEZ		228-31-02

SECTIONS

b) **Membres de droit :** MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. :	(88) 69-62-41
Corse :	Xavier COLONNA	Tél. :	(95) 65-01-64
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. :	(75) 01-35-26
Nice-Côte d'Azur :	Général MARCHAL	Tél. :	(93) 90-02-71
Ouest :	Colonel GUIGNOT	Tél. :	(33) 50-01-51
Paris :	Capitaine Léon MERCHEZ	Tél. :	(1) 228-31-02
Pays de Loire :	Chef de bataillon DALLONEAU		(47) 95-92-50
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. :	(78) 88-83-39
Sud-Ouest :	Colonel JENNY	Tél. :	(59) 02-36-41
Vosges :	Lt-colonel J. VIEILLOT	Tél. :	(29) 36-76-57

Association des Descendants : Cdt Georges BOYER de LATOUR. Tél. : (90) 53-63-50

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Colonels BERTIAUX, JEAN-BAPTISTE, Commandant PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-fanion : Jacques WINTER.

Porte-fanion suppléant : Georges CUBISOL .

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. 874-52-93 - C.C.P. Paris 8813-50 V

Cotisation annuelle : 50 F (dont service du bulletin : 40 F).
Pour les membres à vie et les « Amis des Goums », le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 40 F.
Pour tout changement d'adresse envoyer 2 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures.

Réunion amicale mensuelle : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h. au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. - Métro : Trinité - Estienne-d'Orves.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Prière de ne traiter **qu'une seule question par correspondance.** (Les corres-

SOMMAIRE

LE MOT DU PRÉSIDENT		4
CONSEIL D'ADMINISTRATION		5
VIE DES SECTIONS		
— Marseille		6
— Nice - Côte d'Azur		7
— Paris		8
— Pays de Loire		8
— Nouvelles du Maroc		8
MUSÉE DE MONTSOREAU		9
CARNET		10
IN MEMORIAM		
— Adjudant-chef Louis BEAU		12
— Général Pierre BARROU		12
— Général de MONSABERT		15
DESCENDANTS		17
ARTICLES DIVERS		
— La roue tourne	Colonel Bel Madani	18
— Au pied du djebel Bani	Pierre Forget	19
— Le 204e Goum de marche	Jean Giraud	21
— La guerre de la jungle	Yves Salkin	22
— Jérusalem, mars 1981	Jean Saulay	31
— Impressions sur l'U.R.S.S.	André Feaugas	38
BIBLIOGRAPHIE		
— « La Dame du Nil »	Pauline Gedge	43
— « La politique du vivant »	Henry de Lesquen	44
— « L'Islam, ses véritables origines »	Joseph Bertuel	45
— « Une vie exaltante »	Marcel Marthieu	45
AVIS DIVERS		47
LOIS ET DECRETS		47
BULLETINS D'INSCRIPTION ET DE SOUSCRIPTION		49
ANNUAIRE		I à VII

LE MOT DU PRÉSIDENT

Lorsque paraîtra ce bulletin, nos « descendants » effectueront leur premier voyage en groupe au Maroc, pour y retrouver les paysages au milieu desquels ils ont vécu leur prime jeunesse, mais aussi pour renouer sur place des amitiés d'enfants et d'adolescents.

Je souhaite que ce premier contact comble leurs espérances et que les souvenirs qu'ils en rapporteront incitent nombre de leurs amis à participer aux voyages qui seront organisés ultérieurement.

Je souhaite par-dessus tout que, par leur présence au Maroc, ils fortifient les sentiments d'amitié qui lient nos deux pays et prolongent ainsi efficacement l'action de la Koumia.

Pendant ce temps, nous, « les anciens », évitons toute morosité stérile, ne nous laissons pas gagner par une lassitude avilissante, mais poursuivons avec foi et enthousiasme l'œuvre entreprise par notre association en commençant par mettre à exécution les projets adoptés par notre assemblée générale de Strasbourg.

Préparons activement l'assemblée générale des 5 et 6 juin 1982, qui sera vraisemblablement centrée sur l'Hôtel des Invalides, sous le signe de « nos deux maréchaux » dont nous fleurirons les mausolées.

Jeunes et moins jeunes, faisons tous en sorte que nous puissions un jour nous exprimer comme ce vieux recteur breton qui affirmait à ses ouailles : « Il n'est pas si triste de mourir quand on a semé et récolté plus de blé qu'on en a mangé. »

Général André FEAUGAS.

CONSEIL D'ADMINISTRATION D'AUTOMNE

La prochaine réunion du conseil d'administration de la Koumia et celle du conseil d'administration des Descendants se tiendront à Paris, au Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer (4e), le mardi 20 octobre 1981 à 18 heures.

ORDRE DU JOUR DU C.A. DE LA KOUMIA

- Compte rendu de l'assemblée générale de mai 1981.
- Attribution des bourses et aides financières pour 1982.
- Aménagement de l'accès au monument de la Croix des Moinats.
- Préparation de l'assemblée générale de 1982.
- Vie de l'association.
- Questions diverses.

Ces réunions seront suivies d'un dîner auquel nous espérons que de très nombreux membres de la Koumia et de l'Association des Descendants assisteront en compagnie de leurs épouses et de leurs enfants.

Inscriptions à faire parvenir au secrétariat général avant le 10 octobre 1981, suivant les modalités précisées plus loin (cf. Vie des sections, section de Paris).

VIE DES SECTIONS

Marseille

Mme Bonfils, épouse de notre camarade l'adjudant Maurice Bonfils, demeurant à Vercoiran, dans la Drôme, a fait une chute d'une échelle au cours de travaux ménagers. Sérieusement blessée à la colonne vertébrale et au bassin, Mme Bonfils, transportée d'urgence à l'hôpital de Montpellier, y a subi une intervention chirurgicale qui s'est heureusement fort bien passée. Elle est actuellement soignée à Buis-les-Baronnies, en attendant son transfert dans un centre de rééducation. Nos vœux de complet rétablissement l'accompagnent.

***

Dès que la nouvelle du décès de l'adjudant-chef Beau a été connue de lui, le commandant Filhol, président de la section de Marseille, a adressé à Mme Beau les condoléances de la Koumia, ainsi que la plaque commémorative destinée à perpétuer le souvenir des anciens des Goums et des A.I. Mme Beau, très sensible à ce geste de solidarité, a fait parvenir ses plus vifs remerciements.

Nice - Côte d'Azur

RÉUNION DU 14 MAI 1981

Le déjeuner annuel de la section, marquant la clôture des activités 1980-1981, s'est déroulé dans une excellente ambiance d'amitié à l'hôtel Aston de Nice, le 14 mai dernier.

Y assistaient : le colonel Berard, Mme Bridier, notre ami Chaoui II, le colonel et Mme Denain, le colonel et Mme Eugène, l'adjudant-chef Gagero, le colonel Guermouche, le colonel et Mme Gilbain, Mme Guérin, le colonel et Mme Lacroix, le colonel et Mme Leblond, Mme Franceschetti, le général Marchal, le colonel Montjean, venu de Saint-Raphaël, le commandant Mathonnière, le colonel Petiteau, l'adjudant-chef et Mme Thoumire, M. Terrason.

Après avoir devisé très gaiement et échangé bien des vieux souvenirs et évidemment parlé du Maroc, les convives se séparèrent en se souhaitant un bon été et en prenant rendez-vous pour la réunion de reprise des activités 1981-1982 à Rhin-et-Danube le jeudi 8 octobre à 17 heures.

RÉUNION DU 29 JUILLET 1981

C'est par une journée estivale radieuse, et dans le cadre magnifique de sa résidence du mas de Chichourlié, près de Grasse, que notre camarade de la Koumia, Me P. Réveillaud et Mme Réveillaud conviaient, le 29 juillet dernier, autour de notre président et de son épouse, le général et Mme Feaugas, les anciens des A.I. fixés dans les Alpes-Maritimes.

Malgré une date qui correspondait à celle de nombreuses absences de nos camarades de la Côte d'Azur partis pour d'autres régions y passer l'été avec leurs familles, une cinquantaine de personnes avait répondu à ce geste d'amitié qui leur permettait d'apprécier, sous les frais ombrages des oliviers du mas, la plantureuse diffa servie dans la plus pure « caïda » marocaine.

Après la joie de nous retrouver encore bien « conservés » autour de notre président, nous prîmes place autour des « maïda » placées sous une fraîche tonnelle, tandis que nous étaient présentées par les aimables et ravissantes filles de notre hôte de délicieuses brochettes. Cependant finissaient de dorer, sous la surveillance vigilante du chef et de ses dévoués Marocains, les moutons sacrifiés à cette occasion. Ils devaient être appréciés à leur tour à leur juste valeur par tous les convives, heureux d'échanger, une fois encore, leurs souvenirs du bled marocain. Un couscous savoureux nous était ensuite servi, suivi du traditionnel «atay » à la menthe.

Ce fut le moment pour notre président de se lever et de se faire notre interprète pour remercier notre hôte de son généreux accueil et de la parfaite organisation de cette réception si bien réussie. Il nous invita ensuite à venir plus nombreux assister à notre congrès national de 1982 pour « ranimer nos enthousiasmes » et « vivifier » davantage notre association. D'ailleurs ne faut-il pas remarquer que nos effectifs, malgré les départs au « Paradis des Goumiers » croissent sans cesse et dépassent le chiffre de mille adhérents ? C'est l'occasion offerte pour intensifier notre politique des contacts humains si riche à tout point de vue. Le général fit ensuite appel au talent d'écrivain et de conteur de nos femmes pour alimenter par de savoureuses histoires, vécues par elles dans le bled, notre revue trop discrète à ce sujet. Quant aux réunions à l'intérieur des sections, peut-être convient-il d'en organiser une ou deux annuelles qui permettront de réunir des effectifs plus importants, surtout si elles ont fait l'objet d'une préparation soignée. Notre prochaine assemblée générale se tiendra en 1982 à Paris, et le président nous rappelle qu'il souhaite nous voir nombreux assister à ses travaux.

Après les chaleureux applaudissements de toute l'assistance à l'adresse de notre président et le ban à celle du « chef » de cuisine, le moment était venu de se séparer, non sans avoir auparavant posé au bord de la piscine pour la photo souvenir.

Ont participé à la diffa, autour de l'amphitryon et de son épouse, quarante convives auxquels leur avait fait le plaisir de se joindre M. Hervé de Font-Michel, vice-président du Conseil général des Alpes-Maritimes, maire de Grasse, ambassadeur de l'Ordre de Malte.

Etaient absents, excusés, trente invités. Deux lettres d'invitation ont fait retour à l'expéditeur, portant la mention « inconnu à l'adresse indiquée ».

***

NOTE DE LA RÉDACTION

La Koumia prie Me Réveillaud de bien vouloir l'excuser de la non-publication de la liste des invités, présents et absents, que l'abondance des matières rend impossible dans ce numéro.

Paris

SERVICE RELIGIEUX A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL DE MONSABERT

Le 30 juin 1981, un service solennel à la mémoire du général de Monsabert a été célébré à Saint-Louis-des-Invalides.

Parmi les membres de la Koumia présents : le général Le Diberder, Georges Gautier, Robert Gauthier, Jean-Pierre Caussin, Hervé de La Ménardière.

Le secrétaire général a salué la maréchale de Lattre au nom de la Koumia.

DINER A L'OCCASION DE LA RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

A la suite de la réunion du conseil d'administration du mardi 20 octobre, aura lieu un dîner, à 20 heures, au Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris-4e, auquel nous espérons que de très nombreux membres de la Koumia assisteront, en compagnie de leurs épouses et de leurs enfants, qu'ils soient de la région parisienne ou de passage dans la capitale.

Inscriptions à faire parvenir au secrétariat général avant le 10 octobre 1981, accompagnées du montant de la participation au repas, soit 95 F par personne.

(Voir bulletin d'inscription à détacher, page 49.)

Pays de Loire

RENCONTRE AVEC LES ANCIENS FORESTIERS DU MAROC

Il y a six ans, les anciens forestiers du Maroc constituaient une association regroupant les anciens de ce grand service du Protectorat.

Les 27 et 28 juin, cette association tenait son assemblée générale à Amboise, et j'étais très cordialement convié au vin d'honneur à la mairie et au repas qui suivait, par M. Lausse, ancien camarade des Goums, qui a quitté le 41e Goum d'Aïn Leuh, fin 1937 pour entrer aux Eaux et Forêts.

Cette association est présidée par M. l'ingénieur Mayol, M. Le Chatelier en est le secrétaire général.

Cette réunion s'est déroulée dans une ambiance fort sympathique et j'ai pu constater combien étaient restés vivaces les excellents souvenirs communs entre le service des Eaux et Forêts du Maroc et les Goums ou Affaires indigènes, en particulier ceux de M. l'ingénieur Vicq qui commandait une section de tirailleurs à Aïn Leuh en 1923 et de M. Metro que ses anciennes fonctions de directeur du Centre d'expérimentation de Rabat ont amené en son temps à parcourir tout le pays.

A.PASQUIER.

Nouvelles du Maroc

LE MINISTRE DE LA SANTÉ DU MAROC EN FRANCE

Nos lecteurs prendront connaissance avec intérêt de l'article du « Maghreb médical » du 15 mars 1981, relatant le voyage en France du docteur Rahal Rahhali, article qui nous a été adressé par notre ami le docteur Mathieu Bessi que nous remercions.

Le docteur Rahal Rahhali, originaire de l'annexe d'Aïn Leuh, a reçu, grâce à notre président quand il était chef de cette annexe, une formation qui a débouché sur un exemple particulièrement réussi de symbiose des cultures française et marocaine évoquées le 30 juin 1981 par S.E. l'ambassadeur de France à Rabat, en remettant au nom du président de la République la cravate de commandeur des Palmes académiques au ministre de la Santé du Maroc.

CES FRERE ET SŒUR : LE MAROC ET LA FRANCE

Dans une interview exclusive à l'occasion de son récent voyage à Paris, le Dr Rahali, ministre marocain de la Santé, en dit long sur ce qui explique la nécessité d'une communauté d'action entre le Maroc et la France sur le plan sanitaire.

« Une amitié pour le meilleur et pour le pire. Voilà ce pour quoi la France et le Maroc ont opté. » Descendant de l'avion qui l'a conduit à Orly, le Dr Rahal Rahali, ministre marocain de la Santé, donne à Jacques Barrot une solide poignée de main. Un signe. Un symbole.

Il y a quelques mois, Raymond Barre s'était lui-même déplacé au Maroc. Il suivait de peu M. Jean Farge qui, en septembre 1980, s'était rendu à Rabat pour participer à la seconde réunion du Comité mixte franco-marocain des sciences de la santé, présidé il y a deux ans, lors de sa création, par Mme Veil.

Qu'est-ce qui fait donc courir ainsi nos gouvernants respectifs d'un rivage à l'autre de la Méditerranée ? D'abord, M. Farge le rappelait à Rabat : « Ces relations s'inscrivent dans le prolongement d'une histoire commune dont il est résulté une tradition de solidarité et de respect mutuel. L'importance de la communauté marocaine en France et de la communauté française au Maroc en témoignent. »

En accueillant le Dr Rahali à Orly, M. Barrot ne pouvait donc faire moins que de réaffirmer : « La santé est le domaine d'élection de la coopération franco-marocaine. »

Outre le fait d'apporter à la France l'expérience propre du Maroc (notamment en matière d'épidémiologie), le voyage en France du Dr Rahali a un autre but : « Nos vocations sont convergentes, a déclaré à son homologue français le ministre marocain de la Santé. Ensemble nous devons convaincre nos chefs d'Etat et nos gouvernants d'intégrer la politique sanitaire à la planification nationale et internationale. Il s'agit de mettre sur pied un nouvel ordre socio-économique moral et sanitaire. »

Humanisation des hôpitaux, gestion hospitalière, évaluation de la qualité des soins... « La France est disposée à mettre à la disposition du Maroc les multiples enseignements qu'elle a retirés des mutations qu'elle a subies, notamment dans le domaine de la santé », assure de son côté M. Farge.

Dépenses hospitalières, démographie médicale et implantation, prévention et éducation sanitaire, économie de la santé, réforme des études médicales, collaboration des diverses professions de santé, le Maroc, en effet, ressemble par bien des aspects à la France au plan sanitaire.

MUSÉE DE MONTSOREAU

Notre musée des Goums s'est récemment enrichi des objets suivants :

- le fanion du maghzen administratif du Bani, don du capitaine Pierre Bréleau ;
- une remarquable collection de dessins offerts par le chanoine Paul Grasselli ;
- un lot de cinq photographies, représentant Si el Hadj Thami el Glaoui, pacha de Marrakech, en visite sur la base aérienne américaine de Ben Guerir, en 1954, don du commandant Filhol.

CARNET

NAISSANCES

Nous sommes heureux d'annoncer la naissance de :

— Cécile, petite-fille du chef d'escadron et de Mme Desbrosse et fille du docteur et de Mme Bernard Desbrosse, le 18 mars, à Salon-de-Provence.
— Sandra, petite-fille du commandant et de Mme Henri Servoin et fille de M. et Mme Jacques Servoin, le 8 juin, à Talence.
— Christophe, petit-fils du capitaine et de Mme Albert Lejard et fils de M. et Mme Yves Lejard, de l'Association des Descendants, le 23 juin.
— Céline, petite-fille de Mme Marcel Alexandre, veuve du colonel Alexandre, et fille de M. et Mme Paul Mammale, de l'Association des Descendants, le 2 juillet, à Paris.

Aux parents et aux grands-parents, la Koumia adresse ses chaleureuses félicitations.

MARIAGES

— Le docteur Michel Chaumaz, fils du chef de bataillon Louis Chaumaz, avec Mlle Josiane Ney, le 11 juillet, à Saint-Lager-Bressac, Ardèche.
— M. Hugues Rousseau, fils de Mme Jean Rousseau, veuve du chef de bataillon Rousseau, avec Mlle Béatrice Guyant, le 11 juillet, en l'église Sainte-Marie-Madeleine de Douvrend, Seine-Maritime.
— M. Bernard Feaugas, fils du général et de Mme André Feaugas, avec Mlle Laure Duthu, le 18 juillet, en l'église de Saint-Seurin, Bordeaux. (Le Méjean, Pessac-sur-Dordogne, 33890 Gensac, et 24, cours de Verdun, 33000 Bordeaux.)
— M. Didier Mansuy, fils du commandant et de Mme Maurice Mansuy, avec Mlle Sylvie Delahaye, le 18 juillet, en l'église Sainte-Marie-Madeleine, Les Chartreux, Marseille.
— Mlle Marie-Jacques Vautrey, fille du général et de Mme Vautrey, avec M. Fabrice Dujour, le 18 juillet, en l'église Saint-Laurent d'Annecy-le-Vieux, Haute-Savoie.
— M. Vincent Maymil, fils du colonel et de Mme Jehan Maymil, avec Mlle Magdeleine Montech, le 1er août, en l'église Saint-Georges du Cap-Brun.
— Mlle Véronique Celli, petite-fille du colonel P. Georges, avec M. Vincent Pichon, le 11 août, en l'église Saint-Cyprien de Saint-Jean-du-Var, Toulon.
— M. Louis-Marie Filhol, fils du commandant et de Mme Raymond Filhol, avec Mlle Béatrice Simonneau, le 29 août, en l'église Notre-Dame de Fontenay-le-Comte.
— Mlle Clotilde Le Chatelier, fille du colonel et de Mme Gérard Le Chatelier, avec M. Jean-Pierre Luce, le 5 septembre, à Duingt, Saint-Jorioz, Haute-Savoie.
— Le lieutenant Nicolas Lecq, fils de M. et Mme Lecq, avec Mlle Dominique Blineau.

(N.D.L.R. — M. Lecq est ami des Goums et auteur des « Souvenirs d'un muletier » parus dans le bulletin n° 81.)

Avec les chaleureuses félicitations et les vœux de bonheur de la Koumia.

DÉCÈS

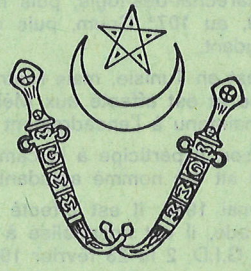
— L'adjudant-chef Louis Beau, le 16 juin, à Ribaute-les-Tavernes, Gard.
— Le colonel Dunyach, grand officier de la Légion d'honneur, le 18 juin, aux obsèques duquel la Koumia était représentée par MM. Merchez et Muller.
— Mme la générale Mariotte, sœur du capitaine Gondy, tombé à la tête du 85e Goum en Italie, le 4 juillet, à Saumur.

Aux familles en deuil la Koumia adresse ses affectueuses condoléances.

DISTINCTIONS

— L'adjudant Guy Cerf a été nommé au grade de chevalier de la Légion d'honneur.
— L'adjudant-chef André Sarraute a été nommé au grade de chevalier de la Légion d'honneur.
— Le lieutenant-colonel Pierre Huot a été promu commandeur dans l'ordre national du Mérite.
— M. Pierre-Albert Teruel, de l'Association des Descendants, a été intronisé confrère d'honneur dans l'Ordre de la confrérie Saint-Etienne à Kientzheim, Haut-Rhin.

La Koumia leur adresse ses chaleureuses félicitations.



RECHERCHES D'ADRESSES

Un certain nombre de bulletins n° 81 est revenu à la Koumia, les uns portant la mention « N.P.A.I. » (n'habite pas à l'adresse indiquée), les autres « adresse incomplète ». Pourtant cette adresse figurait sur les bulletins précédents qui, eux, ne sont pas revenus.

Nous serions reconnaissants à tous ceux qui pourraient nous donner des précisions sur le domicile actuel de :

— CHASSIBOUD Jean, 05200 Embrun.
— ESCLANGON Edmond, Le Petit Nice, bât. 1, 13100 Aix en Provence.
— FILEYSANT Jean, 4, rue G.-Briand, 16100 Cognac.
— Mme GERMAIN Fernand, 159, rue Jean-Jaurès, 26300 Bourg de Péage.
— GUILLOT Jean-Louis (Gal), 6, allée du Grand-Tulipier, 92140 Ville d'Avray.
— MAITRE Jean, cité Crespy, bât. A 1, chemin de Mogret, 33400 Talence.
— RE Oreste, Les Hauts d'Avignon, 30400 Villeneuve lès Avignon.
— DUBARRY Philippe, Le Florence C 3, traverse Saint-Jean-du-Désert, 13012 Marseille.
— Capitaine de FURST Xavier, 36 A, rue Saint-Sébastien, 57230 Bitche.
— GUERIN Bertrand, 8, rue du Griffon, 69001 Lyon.
— Mme WIECHERT, campagne de Bedouffe, Simiane-Coullongues, 13120 Gardanne.

« IN MEMORIAM

Louis Beau

Notre camarade Louis Beau, adjudant-chef aux Goums, vient de mourir à Ribaute-les-Tavernes (Gard). La Koumia, dont il était depuis toujours un des plus fidèles, prévenue trop tardivement de son décès, n'a pu assister à ses obsèques, mais elle y était cependant représentée par un des siens, l'adjudant-chef Roger Menet, voisin de Beau dans le Gard.

Beau est né à Alès le 21 octobre 1909. Jeune appelé de la classe 1929, il est incorporé au 1er Chasseurs d'Afrique à Rabat le 15 octobre 1930. Rapidement promu brigadier puis brigadier-chef, il contracte un rengagement au titre des Goums et est affecté au 35e Goum à Foum Zguid le 2 juin 1932. Plus tard, avec le 30e Goum, il participera en 1933 aux combats du Sarhro où sa conduite lui vaudra l'attribution de la croix de guerre des T.O.E.

Il connaît ensuite diverses affectations aux 2e, puis 5e, puis 7e Goums, à Azilal, Arbaoua, Tafrant.

Promu successivement maréchal-des-logis, puis maréchal-des-logis-chef, il est affecté, le 2 septembre 1939, au 107e Goum, puis est muté au 203e le 1er mai 1940, quand il est nommé adjudant.

Du 6 au 30 juin 1940, il est en Tunisie, mais rentré au Maroc après l'armistice, il est mis en congé d'armistice et est affecté aux Méhallas chérifiennes. Réintégré le 1er décembre 1942, il est maintenu à l'encadrement des forces supplétives.

Avec le G.H.R. du 1er Tabor, il participe à la campagne de Tunisie où il reçoit la croix de guerre, après qu'il ait été nommé adjudant-chef le 1er février 1943.

Rentré au Maroc le 27 mai 1943, il est affecté au 60e Goum avec lequel il débarque en Corse mais, malade, il est hospitalisé à Ajaccio, puis rapatrié sur le Maroc où il rejoint à Azilal le G.I.D. 2 le 28 février 1945.

Décoré de la médaille militaire, il est rendu à la vie civile le 20 novembre 1945. Il se retire dans le Gard où il vient de mourir.

« Un soldat, le général Pierre Barrou est mort ! »

Parce que ce soldat, maintenant réfugié dans le mystère de Dieu, fut exemplaire, il était juste qu'un autre soldat, formé comme lui à l'irremplaçable mais rude école de l'Armée d'Afrique, vienne s'incliner devant lui et se souvenir.

⁂

Mon Général, au moment de choisir votre voie, c'est vers l'Armée d'Afrique que vous êtes allé, à la garde de l'Empire, comme d'autres sont partis à la garde au Rhin.

Vous avez d'abord servi en Tunisie, au 4e Spahis, de 1926 à 1931, devenant, après Sfax et Zarzis, observateur en avion, en 1929.

Mais on se bat au Maroc. Vous y partez volontairement ; affecté au 1er Chasseurs d'Afrique, dont l'étendard est le seul de notre Cavalerie à être décoré de la Légion d'honneur et dont la devise : « Ubique Primus » est légendaire, vous

participez d'entrée de jeu, pendant un an, comme observateur en avion, aux opérations des confins, autour de Bou Denib, méritant votre première citation.

Dès lors, tout s'accélère, vous servez partout où l'on se bat.

Très vite, votre bravoure, votre allant et votre gaieté vous méritent vos lettres de noblesse de baroudeur.

Ayant, en 1931, rejoint, sur votre demande, le 3e régiment de Spahis marocains en opérations vers Tamsite, vous allez, volontairement, commander un groupe de partisans et puis le 5e groupe qui se bat dans le Haut-Atlas. Deux fois cité, vous recevez, en 1935, la croix de chevalier de la Légion d'honneur sur le terrain.

Rentré à Meknès, toujours au 3e R.S.M., vous y rencontrez celle qui va devenir votre épouse et la gardienne exemplaire de votre foyer.

Capitaine en 1937, vous servez à l'état-major du Maroc au moment du débarquement allié en Afrique du Nord. Vous étiez de ceux qui, n'ayant jamais accepté l'effondrement de 1940, préparaient ardemment la revanche, et c'est avec enthousiasme que, nommé chef d'escadrons, en 1943, vous avez participé, à la tête d'un groupement blindé aux rudes et glorieuses opérations du C.E.F. en Italie, puis, le 15 août 1944, au débarquement sur les côtes de Provence, libérant la France comme on charge, avant d'être blessé en Alsace, en 1944, et de recevoir, en 1945, la croix d'officier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel.

Rappelé alors au Maroc, vous y comptez au 6e R.S.M., avant d'être nommé lieutenant-colonel et de recevoir le commandement du 12e Chasseurs d'Afrique, que vous garderez jusqu'en 1951. Le régiment Barrou devint vite fameux et tous le reconnaissaient comme tel.

Colonel en 1950, commandeur de la Légion d'honneur en 1951... il y a trente ans ! Vous êtes, une fois de plus, volontaire pour servir en Indochine où l'on se bat !

Vous y recevez jusqu'en 1953, le commandement difficile du secteur de Thu Do Tsot et du 5e Cuirassiers. Les choses s'aggravant au Centre Vietnam, vous y partez pour commander la zone centre où vous organisez, avec votre soin et votre précision habituels, le régiment de Corée et le G.M. 500 en vue d'une opération pour atteindre les plateaux Moïs par la piste qui monte de la plaine côtière vers Ankhe.

Dans ce pays où personne ne dit rien, mais où tout le monde sait tout, on est prévenu et on vous attend.

Le 24 juin 1954, l'affaire est déclenchée. Le combat, livré dans un traquenard, devient vite extrêmement violent et va souvent jusqu'au corps à corps. Vos unités, sans secours, se battent bien mais les pertes sont de plus en plus lourdes. Vous êtes blessé deux fois. Tombé aux mains de l'ennemi, vous êtes libéré le front haut le 31 août 1954.

En Indochine, vous avez été cité quatre fois à l'ordre de l'Armée, reçu l'ordre national du Vietnam et la croix de la Vaillance avec deux citations.

Revenu au Maroc, vous êtes appelé, en 1956, au commandement de l'Arme blindée et cavalerie à Rabat, et, avant de rentrer en France, puisque votre épopée marocaine est terminée, vous êtes décoré du Mérite militaire chérifien dont peu de chefs français peuvent s'honorer.

Affecté au commandement du groupe de subdivisions militaires de Pau, vous y avez reçu les étoiles de général de brigade avant de terminer en Béarn une carrière longue de trente-six années, dont trente-deux passées à barouder hors de France.

***

Demeuré généreux, actif et vibrant, vous avez encore ajouté à votre geste, tant et si bien que vos amis auraient aimé un peu plus pour vous. Mais si l'ingratitude est la forme humaine de la gloire, alors, mon cher ami, vous avez été comblé sans que certains médiocres aient compris qu'une plaisanterie cache souvent une amertume et que la fantaisie souriante est la forme certaine de l'élégance et souvent du courage.

Mais la vie s'use vite à l'allure où vous l'avez menée et, mon cher ami, « la lame a fini par user le fourreau », comme nous disions jadis.

Vous nous avez laissé, mon Général, la plus magnifique des leçons d'énergie et de courage parce que vous avez livré votre dernier combat avec un moral de vainqueur et si le mal a eu raison de votre corps, il laisse votre âme intacte.

***

Maintenant, mon Général, reposez en paix mission remplie.

Votre place est marquée au Paradis, que Dieu réserve aux hommes de bonne volonté, à ceux qui ont rempli leur vie jusqu'à l'idéal de leur vocation.

Elle y est marquée parce que, fidèle à vos vœux militaires de saint-cyrien, vous avez accompli, comme le capitaine de Bournazel, la promesse : « Mon âme à Dieu, mon corps à la patrie, l'honneur pour moi ! »

Veillez sur nous et sur la France. Les pauvres hommes que nous sommes peuvent seulement prier, mais Dieu entendra nos voix :

Accueillez, Seigneur, celui qui fut et reste notre ami, le général Pierre Barrou, commandeur de la Légion d'honneur, méritée au péril de sa vie, dix fois cité à l'ordre dont sept fois à l'ordre de l'Armée, trois fois blessé en combattant pour la France.

Il fut sur terre un homme d'honneur, un homme de cœur, un homme de devoir à votre service et à celui de la patrie.

Au revoir, mon ami.

(Extraits de l'allocution prononcée par le général R. Lecoq aux obsèques du général Barrou.)

« Mes adieux au général Barrou »

Mon « ancien et très cher ami »,

Je serai bref d'abord parce que tu l'aurais souhaité, mais aussi pour ne pas me laisser vaincre par l'émotion qui nous étreint tous à l'idée de ne plus entendre ta voix fracassante qu'accompagnait si souvent ce rire communicatif qui faisait de toi le compagnon idéal des bons jours, certes, mais aussi et surtout des mauvais.

Ta foi en la jeunesse, ton goût de la vie, ton inlassable dynamisme en toutes circonstances, faisaient de toi un incomparable entraîneur d'hommes ; et tu en as donné l'éclatante démonstration sur tous les théâtres d'opérations qu'avec nos camarades de l'Armée d'Afrique nous avons parcourus depuis près d'un demi-siècle.

Ta fidélité à tes amitiés, la droiture de tes sentiments, ton courage au feu comme dans la nuit des camps viets, te valaient l'estime de tous, même de tes supérieurs malgré la brutale franchise avec laquelle tu n'hésitais pas à les rudoyer parfois.

Je m'incline, Madame, devant votre douleur et celle de vos enfants, mais je puis vous assurer au nom de tous vos amis de la Koumia, que le souvenir de votre mari sera fidèlement conservé, s'intégrant dès ce jour à la légende que nous avons mission de léguer à nos descendants.

Dans ce « paradis des goumiers » où t'attendent tant des nôtres, au revoir, mon Général.

Le 12 juin 1981.
Général FEAUGAS.

***

Une allocution préparée par le général Galbert, gouverneur des Invalides, empêché de se déplacer pour raison médicale, a été lue par un officier qu'il avait envoyé pour le représenter aux obsèques du général Barrou.

Général de Monsabert

Mon Général,

Au nom du ministre de la Défense et du chef d'état-major de l'Armée de terre, il m'appartient de vous dire l'affection et l'adieu de la France et de son armée.

Cela ne peut être de ma part sans une grande émotion, tant il est vrai que votre visage, votre personne, votre rayonnement ont marqué la génération militaire à laquelle j'appartiens et que l'annonce de votre disparition a douloureusement frappée. Nous vous croyions entré vivant dans l'éternité avec votre légende.

Il serait vain de vouloir retracer en quelques mots une carrière aussi riche, aussi brillante que la vôtre. Aussi me limiterai-je à en évoquer les traits dominants qui caractérisent l'Africain et l'homme de guerre.

Très tôt, l'Afrique du Nord exerce sur vous une attirance qui va persister tout au long de votre vie de soldat, l'énumération des régiments dans lesquels vous avez servi en témoigne :

— 3e régiment de tirailleurs algériens ;
— 1er régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, avec lesquels vous reçûtes le baptême du feu en août 1944 ;
— 9e régiment de zouaves ;
— 1er régiment de zouaves ;
— 9e régiment de tirailleurs algériens ;
— 14e régiment de tirailleurs algériens que vous avez eu l'honneur et la joie de commander.

Profondément marqué par l'empreinte des grands colonisateurs, et convaincu de la mission civilisatrice de l'Armée d'Afrique, vous vous êtes attaché à faire vôtre, à travers vos nombreuses garnisons marocaines et algériennes et dans cette noble entreprise, le précepte du maréchal Lyautey : « Il n'est pas d'œuvre humaine qui, pour être vraiment grande, n'ait besoin d'une parcelle d'amour. »

Pacificateur, homme de justice et de paix, les occasions ne vous ont pas manqué de montrer que, lorsqu'il le fallait, vous saviez aussi être un homme de guerre.

Quelle noble ambition, quelle récompense pour un officier de votre trempe, qui avait déjà connu l'épreuve du feu comme jeune capitaine et chef de bataillon pendant la guerre de 1914-1918, quelle récompense dis-je, que de recevoir, en 1943, au moment où se formait en Afrique du Nord le corps expéditionnaire d'Italie, le commandement de la 3e D.I.A.

C'est alors que commence une aventure exaltante sous le signe de la « Victoire aux trois croissants ». La liste est longue des combats de la campagne d'Italie où votre division fut à l'honneur. Combien de noms grandioses ont jalonné cette glorieuse épopée de Naples à Toulon et Marseille : Monna-Casale, Le Belvedere, Castelforte, Rome, Sienne que vous avez su à la fois conquérir et préserver, pour ne citer que les plus connus.

Lequel de vos subordonnés pourrait oublier la silhouette familière coiffée du calot bleu, toujours présente à l'avant dans les moments difficiles et donnant à chacun une impression de réconfort, de sécurité, de confiance ?

C'est ainsi que, tout auréolé des lauriers que vous avez acquis à la tête de la 3e D.I.A., vous prenez, au mois d'août 1944, le commandement du 2e C.A. avec lequel vous menez la poursuite de l'ennemi de la Méditerranée aux Vosges, vous débouchez en Alsace, défendez Strasbourg menacée et, après avoir franchi le Rhin, vous vous emparez de Stuttgart, terme de cette longue et vaillante chevauchée.

Treize citations, la grand-croix de la Légion d'honneur, la croix de la Libération, la médaille militaire attestent votre valeur de guerrier.

Après avoir si largement contribué à libérer la France, vous acheviez une carrière militaire longue de trente-neuf années au cours de laquelle vous avez eu le bonheur de réaliser pleinement votre vocation.

Dans votre vie si riche de réflexion et d'action, on peut, me semble-t-il, discerner deux constantes : la foi et la fidélité. Vous étiez un homme de foi et un homme de fidélité.

La foi acquise, au sein d'une famille de soldats profondément chrétienne, au long de l'éducation que la modestie de leurs moyens n'avait pas empêché les vôtres de vous assurer.

La foi développée par la réflexion menée au long des différentes solitudes que vous avez connues.

La foi qui vous conduisait, un soir de victoire de 1944, au sommet de la colline inspirée pour implorer la protectrice de la Lorraine pour ses enfants et pour vos soldats, vos enfants.

La foi qui sut adoucir votre longue vieillesse et ses chagrins et faire de la fin d'une existence si riche un exemple à proposer à la méditation.

Vous fûtes aussi un homme de fidélité.

Fidélité à la vocation rigoureuse de votre jeunesse et à votre amour pour la France.

Fidélité à cette Afrique dont vous avez tant reçu, à qui vous avez tant donné.

Fidélité à vos soldats pour qui, honneur insigne, vous étiez le « Père Monsabert ».

Fidélité à ceux que vous avez aimés, à ceux que vous avez protégés jusque dans leur grand malheur.

S'impose alors à nous ici l'image du tableau de Raffet, « la Revue nocturne », où les fidèles de la vieille garde, encore à demi enveloppés de leur suaire, défilent en une suprême parade pour accueillir au royaume des ombres leur empereur défunt.

Oui, Mon Général, je suis sûr que, là où vous allez, ils vous attendent pour vous rendre un dernier hommage de fidélité et d'affection, ceux de la vieille Armée d'Afrique, vos tirailleurs, vos goumiers, vos tabors, vos zouaves et vos spahis.

Avec eux et dans leur gloire, dormez en paix votre dernier sommeil.

La France et son Armée vous disent adieu ; nous vous saluons, Général de Monsabert.

Bordeaux, le 18 juin 1981.

Général GILLIOT.

DESCENDANTS

Souvenir du colonel de Lamaze

Dans le bulletin n° 81, nous avons fait part du décès du colonel de Pradel de Lamaze.

Nos lecteurs apprendront avec intérêt que le colonel de Lamaze, arrivé au Maroc en 1912, a été l'un des premiers commandants du 1er Goum marocain.

Ayant donné sa démission de l'armée lors du départ du maréchal Lyautey, il est devenu avocat au barreau de Casablanca où il est resté jusqu'en 1957.

Conseil d'administration

Ainsi qu'il est indiqué en tête de ce bulletin, suivant la tradition maintenant établie, en même temps que celui de la Koumia se réunira le conseil d'administration de l'Association des Descendants, le mardi 20 octobre 1981, au Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris (4e), à 18 heures.

N'oubliez pas qu'il sera suivi, à 20 heures, d'un dîner qui regroupera, avec les membres de la Koumia, les Descendants qui, nous en sommes sûrs, auront à cœur d'y être plus nombreux que jamais.

Inscriptions pour ce dîner à faire parvenir au secrétariat général de la Koumia, **au plus tard le 10 octobre 1981,** en utilisant le bulletin de participation qui figure dans la présente livraison, à la page 49.

ARTICLES DIVERS

La roue tourne

Parmi les nombreuses tâches de l'officier d'A.I. des premières heures il y avait, entre autres, celle du postier payeur de la zone rebelle de l'extrême Souss.

Depuis l'époque où, en 1916, le colonel de la Mothe, commandant la région de Marrakech, avait détaché « El Kobtane Echchelh » (le capitaine Justinard) comme officier de renseignements à Tiznit, jusqu'en 1934, date de la fin de la pacification, les disidents de cette immense région (ils étaient nombreux) qui travaillaient en France, avaient découvert le moyen le plus efficace pour correspondre avec leurs familles et leur envoyer régulièrement de l'argent sans aucun risque de perte. El Kobtan Echchelh en était le garant.

Cet officier des anciens Tabors chérifiens, qui aimait ses hommes et vivait leur vie, avait fini par acquérir une solide connaissance du Maroc. Ayant vécu dans les quartiers de la médina de Fès et sous la tente, en rase campagne, il parlait l'arabe comme un arabe et tachelhit comme un chelh (l'auteur du présent article eut l'honneur de compter parmi ses amis).

Ses connaissances du pays et de ses habitants lui facilitaient la tâche, ou plutôt, les tâches. Son noble caractère direct et affranchi d'hypocrisie l'avait lié d'une amitié sincère avec le caïd El Hadj Ettayeb El Goundafi que le général Lyautey venait de placer comme pacha à Tiznit. La main dans la main, dans une confiance réciproque, El Kobtane Echchelh et Agoundaf faisaient du bon travail. Mais cela est une autre histoire...

Pour le moment, il s'agit de faire entrer de l'argent français en pays dissident et, par la même occasion, cueillir quelques renseignements sur le pays. Pour ce genre de travail, il n'y avait pas d'initiation préliminaire. Chaque hakem avait ses moyens propres pour se donner un nom, une réputation et se faire entendre ici et là.

Moh ou Saïd ou Tazart, habitant Tazrot N'Ogdid, est avisé que quelques « Ikariden » (argent) l'attendent au bureau. Il s'y rend en toute tranquillité. Il confie son fusil à l'assès (planton) du capitaine, auprès duquel il est immédiatement introduit, qui lui serre la main avec affabilité, l'invite à s'asseoir sur ce perchoir inconfortable où les jambes restent en suspens et le séant loin de terre.

— Moh ou Saïd ou Tazart ? — Yah a sidi elhikm.

— Ton village ? — Tazrot N'Ogdid — Parfait.

Cela suffit comme identification. Chacun est connu et gare à qui fraude.

Moh ou Saïd prend possession de son courrier et de son argent. L'argent en papier n'a pas cours en zone rebelle, mais le capitaine a tout prévu : c'est des douros sonnants que Moh empoche. Au rythme des verres de thé sirotés la détente se fait lentement, cependant que le capitaine tire discrètement quelques vers du nez à son hôte. Ces bribes de renseignements, il les collectionne patiemment pour la cause de la pacification. Cette pacification que tout le monde souhaite et que chacun appréhende.

En envoyant Justinard à Tiznit, de La Mothe lui avait dit : « Je vous envoie à Tiznit pour boire des verres de thé. »

En prenant congé de ce Roumi sympathique, le dissident lui confie du courrier pour son frère de Saint-Etienne ou celui de Gennevilliers.

Moh ou Saïd reprend son fusil des mains de l'assès et reprend le chemin de sa montagne où le récit de son voyage à Tiznit sera commenté et écouté.

Le capitaine n'a pas perdu son temps.

Malgré les difficultés, l'argent des travailleurs émigrés parvenait à ses destinataires, les mandats étaient intégralement payés.

C'est avec une certaine nostalgie que cette époque est évoquée.

La roue tourne, mais à un rythme différent.

Les hommes passent, mais les jours et les ans ne quittent jamais leur orbite.

Mézens, le 30 juillet 1981.
Colonel BEL MADANI.

Au pied du djebel Bani

1942. — A cette époque si tourmentée le petit poste de Tatta, aux confins marocains, était chef-lieu d'annexe et oasis de paix que ne venait troubler qu'un jour par semaine le camion qui apportait d'Agadir, via Akka ou Taroudant, un ravitaillement très contingenté ainsi qu'un sac postal des plus légers... Nous n'étions que cinq Européens dont il m'est ici agréable de rappeler les noms : capitaine Monnier, un saharien à la discipline un peu spartiate qui avait remplacé le capitaine Chapelard, officier de grande valeur, lequel devait tomber à la tête du 58e Goum en vue d'Aubagne le 21 août 1944 ; lieutenant Zeiller, que l'armistice avait précipité dans nos dunes et que le destin ne devait pas épargner deux années plus tard au cours d'une mission aérienne ; docteur Michaud, des méhallas chérifiennes, au dévouement absolu lorsque l'épidémie de typhus, à quelques mois d'intervalle, s'avérait particulièrement meurtrière pour les populations des oasis du Bani ; sergent Marx, un franc camarade qui, au cours des campagnes d'Indochine, a gagné ses galons de capitaine ; Molard, téléphoniste du S.T.I. et enfin moi-même, seul civil, baptisé « katib » puisque tout jeune commis des A.I. mais appelé Si Faradji par la population locale puisque c'était plus facile à prononcer que Forget.

Souvent je pense à cette période pleine d'insouciance et riche de souvenirs.

Mais après ce long prologue, que je ne pouvais m'empêcher de tracer, j'en arrive à mon anecdote vécue à Tatta à cette même époque.

Ce matin-là, Marx était « commandant d'armes » et « chef d'annexe » car nos deux officiers étaient l'un à Rabat, l'autre en congé à Agadir, et aussi parce que le lieutenant Couffrant, chef du poste satellite d'Agadir-Tissint, à 70 kilomètres à

l'Est, ne nous était relié que par une ligne téléphonique de campagne. Couffrant, un breton bourré de qualités et de gentillesse, devait connaître, le 2 octobre 1943, une fin héroïque sur les crêtes du Teghime lors de la libération de notre premier département ; la Corse. Nous étions convenus, Marx et moi, de faire une petite randonnée jusqu'au ksar Addis, petite oasis vers le Sud... nos méharis avançaient, hautains, l'air détaché, ne daignant se départir d'une souveraine indifférence et d'un rythme préétabli que pour happer une branchette de talat ou la pointe verte d'une zériba. Il faisait déjà chaud et, vers 10 heures, nous étions à moins d'un kilomètre d'Addis dont l'éperon rocheux domine une petite mais très belle palmeraie. C'était, il m'en souvient, l'époque où l'on marie les palmiers et où d'agiles khamès secouent les efflorescences des dattiers mâles sur celles des dattiers femelles... Déjà des enfants, peu vêtus, accouraient à notre rencontre. L'on est très vite repéré au-delà et en deçà du Bani. C'est au milieu d'un petit cortège trottinant que nos montures baraquèrent et, qu'empruntant le raidillon rocheux nous arrivâmes au seuil de la maison du cheikh Salah devant laquelle ce dernier se tenait pour nous accueillir. Empruntant l'escalier fait de troncs de palmiers nous devions rapidement nous retrouver sur une terrasse d'où nous dominions la palmeraie et tout le cercle d'une vaste étendue faite de pierraille et de sable.

Mon ami, qui possédait, avec un accent alsacien très marqué, un arabe beaucoup plus riche que le mien, faisait les frais de la conversation avec notre hôte, pendant qu'un serviteur discret préparait le thé à la menthe qui nous fut servi, non pas dans des verres « Made in England » aux fines décoration maures et aux couleurs chatoyantes, mais dans des verres en pyrex (matériau qui venait de faire son apparition).

Les trois verres de thé ayant été absorbés ainsi que quelques pâtisseries et d'excellentes dattes « bou feggous », le cheikh Salah se pencha sur le bord de la terrasse et, très ostensiblement, à notre grande surprise, il jeta son verre qui rebondit sur le roc noirci de soleil et termina sa course dans le sable, à quelque dix mètres en-dessous de nous. Immédiatement, sans qu'un ordre fut donné, un adolescent se précipita et ramena le verre intact.

Heureux de son effet de surprise, le cheikh nous expliqua que c'était là une acquisition qu'il avait faite à Agadir lors d'un récent voyage. Mon ami, fort impressionné par la résistance de ce verre, ne tarissait pas de manifester son étonnement, ce qui, de toute évidence, comblait notre hôte, lequel, au moment où nous prenions congé, remit ce verre « incassable » à celui qui représentait le Makhzen. Comblé, mon ami se promettait de faire bon usage de cet extraordinaire cadeau ; aussi, le soir même, dans son petit salon de célibataire il se livrait à une expérience dont l'effet devait laisser pantois son dévoué mokhazni-cuisinier. Il se fit donc préparer le thé et présentant le précieux verre au serveur pour que celui-ci le remplisse, il s'arrangea pour le faire tomber sur la zerbia de haute laine qui habillait le petit salon. Hélas ! ce verre qui avait affronté sans préjudice le dur rocher du ksar ne devait pas survivre au petit choc qui lui avait été ménagé et c'est par centaines de cristaux que le serveur devait le récupérer sous l'œil navré de son maître.

Cette histoire eût été en quelque sorte banale si, quelques semaines plus tard mon ami, rencontrant à la kechla le cheikh Salah et lui racontant la triste épopée du merveilleux pyrex, ce chef du ksar Addis ne lui avait pas spontanément donné l'explication suivante : « Vois-tu, ce verre, chez moi, n'avait reçu que du thé ou de l'eau. Chez toi, tu y aurais mis du vin... aussi a-t-il préféré mourir. »

Cette anecdote est vraie. Sortie il y a un tiers de siècle des confins elle pourrait illustrer la devise d'une de nos provinces : « Plutôt la mort que la souillure. »

Pierre FORGET.

Le 204e Goum de marche dans le sud tunisien en 1940

Souvenirs d'un réserviste

Récemment promu aspirant, j'ai rejoint, le 5 juin 1940, en gare de Meknès, le 204e Goum de marche, auquel je venais d'être affecté. Cette unité, qui faisait partie du 3e groupement de Goums, était en train d'embarquer avec tous ses impedimenta pour le sud tunisien.

J'ai été immédiatement mis à l'aise par le très cordial accueil de son commandant, le lieutenant de Léocour, homme affable et énergique qui faisait preuve d'une activité inlassable. Il devait, malheureusement, disparaître tragiquement à Casablanca en 1948.

Les sous-officiers, tous excellents, étaient des blédards endurcis. Ils avaient à leur tête un adjudant de grande valeur qui devint officier par la suite et fit une carrière superbe. Quant aux goumiers, toujours égaux à leur bonne réputation et durs à la fatigue, ils ont supporté allègrement en Tunisie les mouvements et transports fréquents rendus nécessaires par la situation.

Je me souviens aussi, avec émotion, du bel officier et de l'homme de cœur qu'était le capitaine de Colbert, adjoint du commandant Leblanc, chef du 1er groupe de Supplétifs marocains. Il nous faisait bénéficier, au cours de ce voyage interminable, de considérations de psychologie pratique portant sur l'état d'esprit des goumiers et sur la meilleure façon de gagner leur confiance, tandis que, sur un plan plus terre à terre, il nous distribuait d'excellents cigares dont ses sacoches étaient toujours abondamment garnies.

Long et lent voyage à travers le Maroc et l'Algérie : voie normale, puis voie métrique aboutissant à Tebessa où a lieu l'embarquement sur des camions. Franchissement de la frontière algéro-tunisienne dans la nuit même de l'entrée en guerre de l'Italie, puis, après une halte dans la palmeraie d'Oudref, près de Gabès, débarquement entre Médénine et Foum Tatahouine, à l'entrée d'une vallée caillouteuse du massif des Matmata où le 204e a employé quelques jours de stationnement à reconnaître la région.

Nous pensions que notre rôle pourrait consister, dans le cas probable d'une attaque frontale de la ligne Mareth par les Italiens, à nous opposer à toute infiltration de leur part dans les Matmata, voire, en partant du même massif montagneux, à attaquer leurs lignes de communication dans la plaine, mais, nos adversaires ne donnant décidément pas signe de vie, la décision d'aller les houspiller à domicile avec tous nos moyens fit faire au 204e mouvement vers Foum Tatahouine, point de regroupement. C'est là, dans la palmeraie, que nous avons pu voir les captures (chevaux, notamment) effectuées par la fezza du Drâa opérant en Tripolitaine. C'est à Foum Tatahouine, également, que nous avons été assommés par la nouvelle de l'armistice. Il en est résulté l'annulation de l'ordre de mouvement du 3e groupement de Goums vers Rémada, loin dans le sud et toujours plus près de la frontière (je conserve précieusement l'ordre dactylographié qui me mettait, pour les étapes prévues, à la tête des pelotons de cavalerie et de tous les mulets du 3e groupement).

Le 101e Goum, qui se trouvait à Déhibat, sur la frontière même, avait pu, lui, engager les Italiens avec succès la veille de la cessation des hostilités, comme nous l'apprîmes à Foum Tatahouine avant de quitter la Tunisie. Notre 204e, moins chanceux, vit disparaître ses espoirs alors que le mouvement qu'il s'apprêtait à effectuer allait le plonger, à son tour, dans l'action. Il s'en était fallu probablement de trois jours.

Jean GIRAUD.

Guerres d'après-guerre

LA GUERRE DE LA JUNGLE

Notre camarade Yves Salkin a fait paraître dans le Miroir de l'histoire, **ses souvenirs d'Indochine que** la Koumia **reproduit avec l'aimable autorisation des éditions Jules Tallandier.**

Il s'agit du 33e Goum, que le général Salkin a commandé de février 1952 à novembre 1954 et qui faisait partie du 2e Tabor, aux ordres du chef d'escadrons Mirabeau puis du chef de bataillon Borie.

Durant la campagne d'Indochine, le commandement des Goums marocains de Rabat a entretenu en permanence trois Tabors au sein du corps expéditionnaire. Ces unités formant corps étaient relevées tous les deux ans par d'autres unités constituées qui s'étaient entraînées au Maroc pendant un an. Pour compenser les pertes, des Goums de renfort étaient régulièrement acheminés sur le théâtre d'opérations d'Extrême-Orient.

Tenant compte de la spécificité des goumiers et de leurs qualités de montagnards, le commandement local employa les Tabors, de préférence, en Haute Région (Tonkin Nord). Ils s'illustrèrent, notamment, à partir de 1950, sur la R.C. 4, entre That Khé, et Cao Bang, dans le pays Thaï blanc de Laï Chau et à Diên Biên Phu, à la frontière sino-vietnamienne.

Les extraits d'un carnet de route, tenu par un capitaine commandant de Goum, au hasard des périodes de calme, retracent les activités d'une unité pleine de cohésion où les relations entre Français et Marocains étaient empreintes d'une grande chaleur humaine.

L'escale de Saïgon a été supprimée ; nous débarquerons demain à Haïphong. L'offensive déclenchée par le Viet-minh dans le pays thaï est la cause de ce contre-ordre. Après deux semaines de vie insouciante où notre destin a été confié aux Messageries Maritimes, nous collons de nouveau à la réalité ; le commandement a besoin, le plus vite possible, de notre Tabor marocain pour le jeter à Laï Chau, au cœur du pays thaï blanc.

Le plus tôt sera le mieux : nos camarades du Tabor de Sefrou que nous allons relever doivent avoir hâte de nous retrouver.

Nous sommes prêts. Nous avons eu une année au Maroc pour prendre en compte nos unités, pour les rajeunir en mutant les anciens dans les Goums du territoire et en incorporant de nouvelles recrues, pour conduire une instruction adaptée au combat particulier d'Indochine.

J'ai, personnellement, pris le commandement du Goum de Talsint, dans cette bourgade perdue du Haut-Atlas oriental ; je l'ai emmené à Tounfit pour l'entraîner dans une des régions les plus verdoyantes du Moyen-Atlas. Je l'ai rodé, enfin, au cours de manœuvres de cohésion avec les autres Goums du Tabor, celui d'Aïn-Leuh et ceux des Aït-Issehaq.

Je me souviendrai toujours de la cérémonie du départ dans cette dernière localité : le défilé devant le résident général, impressionnant parce que sans

NOTA : Un Tabor correspondait à un bataillon. Il comprenait quatre Goums correspondant à quatre compagnies : un Goum de commandement et d'appui (G.C.A.) et trois Goums de voltige. Au total : 850 hommes.

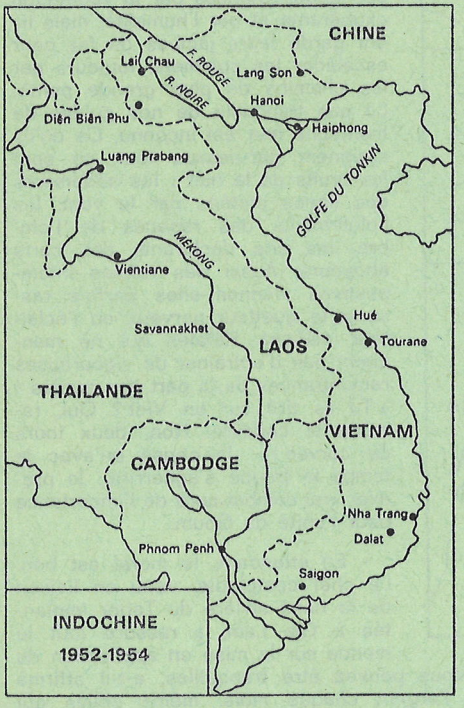
musique et rythmé au seul claquement des sandales, l'embarquement en camion, au son des you-you poussés par les femmes et l'allure digne de nos goumiers, conscients de jouer un rôle dans ce tableau de légende : le départ des guerriers.

Le voyage en chemin de fer — hommes, 40 ; chevaux, 8 — de Meknès à Oran, l'attente de notre bateau dans un dépôt sans âme du grand port algérien, l'embarquement à bord du « Skaugum » sous la pluie. La traversée n'a pas eu l'heur de plaire à nos goumiers.

La mer : quel monde hostile pour des Berbères de l'Atlas ! Et la vie à bord d'un transport de troupes, avec ses règles strictes, ses heures de monotonie et ses clivages sociaux d'un autre monde ! Il m'a été difficile de garder le contact avec mes hommes. Nous avons bien essayé de parler récoltes, moutons et souks, mais le cœur n'y était pas. Mon Dieu, qu'un fond de cale est triste ! Vivement le débarquement, Haïphong et la terre ferme ; que l'aventure commence ! Déjà un mois de présence et nous voici dans ce fameux pays thaï blanc, blanc comme la couleur du corsage des femmes.

Baptêmes de l'eau et de l'air pour des bergers

Tout s'est passé très rapidement depuis notre débarquement à Haiphong. Dès l'accostage, c'est une mauvaise nouvelle qui nous a accueillis : la perte du poste de Nghia Lo dont la garnison comportait un Goum marocain. Aucune précision n'a pu nous être donnée sur le sort des défenseurs.



Puis nous avons fait mouvement, par voie ferrée, sur Hanoi et campé sur un terrain détrempé de la base aérienne de Gia Lam. Pas de temps pour aller en ville, retrouver des camarades, avoir des nouvelles précises sur le déroulement des combats. Une haute autorité est venue nous voir. Elle ne nous a pas caché la vérité : « La situation en Haute Région est sérieuse. Notre Tabor est la dernière unité à être risquée en pays thaï. »

Les cadres français ont eu du mal, après cette croisière de rêve où nous avons découvert les charmes de Ceylan durant une escale, à se mettre dans l'ambiance. Quant aux goumiers, ils ont montré une certaine inquiétude à l'idée de prendre l'avion. Après le baptême de l'eau, le baptême de l'air ! C'est beaucoup pour de jeunes bergers qui ne montent qu'à dos de mulet pour se rendre au souk ! Le voyage s'est relativement bien passé.

Les goumiers ont fermé les yeux pendant tout le trajet : tant mieux ou tant pis ! Ils n'ont pu apprécier la maestria de nos pilotes militaires du transport, qui savent plier à leur volonté les vieux DC-3, se coulant entre les vallées pour suivre une rivière, enjambant les collines pour se dégager de la brume et se plaquant le long des parois montagneuses pour changer de cap.

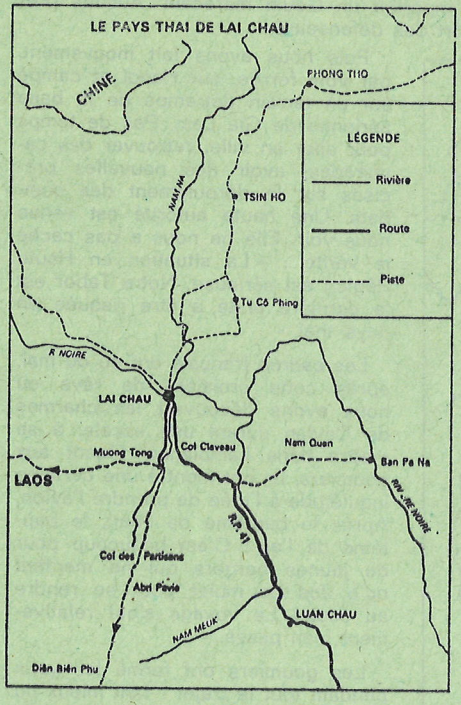
Débarqués à Laï Chau, nous avons passé une première nuit à côté du terrain d'aviation et gagné, dès le lendemain matin, le village de Muong Tong, situé à 12 km au sud de la petite capitale des Thaïs blancs. La piste d'accès emprunte une vallée qui porte un nom charmant, la « Vallée de l'amour ».

Le commandant de Tabor a reçu l'ordre d'établir un centre de résistance (C.R.) qui, en liaison avec celui du col Claveau sur la route provinciale (R.P.) 41, devrait interdire toute intrusion adverse en direction de Laï Chau.

Après tirage au sort, le piton le plus haut de l'ensemble montagneux qui domine le village est revenu à mon Goum. Depuis quelques jours, nous avons abattu de la besogne : nous avons débroussaillé, dégagé les champs de tir, creusé des emplacements de combat, aménagé le poste de commandement (P.C.), disposé des réseaux défensifs de bambous acérés. Notre point d'appui (P.A.) a pris tournure. Les Viets peuvent venir mais ils semblent s'être détournés sur Na San, où nos camarades du Sud mènent un combat défensif victorieux.

Jour et nuit, j'envoie des patrouilles pour effectuer des reconnaissances, tendre des embuscades, établir des liaisons. S'il n'y a pas, pour l'instant, de réguliers viets, nous savons que nous sommes entourés par un réseau de partisans qui nous observent, prêts à nous faire du mal. Des échanges de coups de feu, des récupérations de tracts et de documents, c'est peu de chose. Mais ce préambule me paraît utile pour adapter peu à peu l'unité à cette campagne si particulière.

Dans le Goum, quelques hommes ont déjà effectué un séjour en Indochine : quatre sous-officiers sur douze et huit goumiers sur deux cents. C'est peu. Mais les conditions de vie et de combat ont tellement changé en quelques années qu'on ne peut parler de valeur de l'expérience. L'outil se forgera au fil des jours ; je suis confiant.



Sur la terre ferme, mes goumiers ont retrouvé le sourire. Ils sont un peu décontenancés par la végétation exubérante et par l'humidité, mais ils ont gardé leurs jambes de fer pour escalader les sommets, toujours par les chemins de plus grande pente. Le pas tranquille de nos guides de montagne leur est inconnu. Ce qu'ils craignent par-dessus tout, ce sont les bruits de la nuit : les sifflements des lianes agitées par le vent, les hululements des rapaces de l'ombre, les cris déchirants des cerfs aboyeurs. Aussi des rafales intempestives viennent-elles parfois rassurer le guetteur nerveux ou l'éclaireur méfiant. Rafales qui ne manquent pas d'entraîner de vigoureuses remontrances de la part des gradés : « Tu as tiré sur un Viet ? Oui, ramène le cadavre. Non, deux tours de corvée ! » Je pense qu'avec le temps la troupe s'aguerrira ; le premier vrai combat aura de l'importance pour l'unité du Goum.

En attendant, le moral est bon. Le chef comptable, venu en liaison de la base arrière du Tabor implantée à Gia Lam, a rassuré tout le monde sur la mise en application du système des délégations de solde. « Vous pouvez être tranquilles, a-t-il affirmé avec foi ; vos femmes recevront de l'argent chaque mois, même celles qui habitent dans les villages les plus reculés. » Tous les regards se sont alors tournés vers Hammou, originaire des Aït-Hadiddou, cette tribu qui vit sur le plateau d'Imilchil, à plus de 2.000 mètres d'altitude.

— Si la solde arrive dans mon ksar, a répliqué Hammou au comptable, en éclatant de rire, alors tu mérites de passer adjudant.

Tous les sommets de la crête qui nous fait face à l'est ont reçu des noms de baptême pour être mieux identifiés : le chapeau chinois, le chapeau de brousse, le

chapeau de gendarme. C'est sur ce dernier piton que le Tabor a eu son baptême du feu, le 16 décembre.

La veille, nous avions reçu nos ordres et, la nuit, entrepris une marche d'approche pour gravir le versant est de la Nam-Haï, la rivière du Muong Tong. Initialement en réserve, le Goum s'était regroupé sur un mamelon boisé. Au matin, alors que les unités de premier échelon étaient accrochées par des réguliers viets, nous reçûmes l'ordre de les déborder pour occuper un point clef, un éperon qui semblait tenu par l'ennemi. Il l'était effectivement ; la section de pointe essuya des feux nourris d'armes automatiques. Les premières pertes du Goum furent enregistrées. Après un tir de neutralisation de nos mortiers de 81 mm, qui ébranla l'adversaire, nous pûmes nous rendre maîtres de l'éperon fixé comme objectif.

Nous découvrîmes dans l'herbe à éléphant des cadavres de soldats viets délestés de leurs armes, de leurs munitions et de leurs boules de riz. Les consignes avaient bien été appliquées dans le parti d'en face. La couverture de l'opération étant bien assurée par le Tabor, les tirailleurs marocains du col Claveau purent alors nettoyer le massif qui leur était assigné au prix de pertes minimes. Nous décrochâmes, au coucher du soleil, emportant nos morts et nos blessés. Premier combat... premiers deuils... J'avais hâte de ce baptême du feu. Il a eu lieu tel que je l'avais souhaité. Tout le Goum a été engagé. Pas de faiblesses ni d'hésitations. Le moqaddem (1) Hassan, des Aït-Izdeg, souvent méprisé par ses pairs pour la couleur noire de sa peau, s'est particulièrement distingué en tirant debout au fusil mitrailleur, enrayant ainsi une contre-attaque. L'outil a fonctionné avec la même régularité que pendant les dernières manœuvres du Moyen-Atlas. Cadres français, gradés marocains et goumiers ont maintenant une opération en commun. Leur capital de mutuelle confiance s'est accru.

Le train muletier... le mieux renseigné

Quelques jours plus tard, c'était la Noël. Un missionnaire de Laï Chau a pu venir célébrer une messe sur notre piton. Des caisses d'obus de mortier, recouvertes d'une toile de tente ont servi d'autel. Le moqaddem Ahmed, des Beni-Ouaraïn, le plus ancien des gradés, estimé pour sa sagesse et sa foi, m'a pris à part et confié à voix basse :

— C'est un grand jour pour les Nazaréens (2) : c'est votre Mouloud (3). Assistez tous au culte. Nous ouvrirons l'œil ; je te le promets.

Fidèle Ahmed qui avait pressenti mes pensées.

Un officier de l'état-major de la zone est annoncé au P.C. du Tabor. Depuis quelques jours, des bruits circulent, notamment au train muletier, qui est toujours le mieux renseigné. Des opérations sont sur le point d'être déclenchées au nord de Laï Chau. Sans doute allons-nous changer de secteur et abandonner cette « Vallée de l'amour » à laquelle nous nous étions habitués. Souhaitons que nous ne soyons pas dispersés comme certaines de nos compagnies de partisans que j'admire. L'éclatement de nos unités en petits détachements ne conviendrait certainement pas à nos combattants qui ne se sentent à leur aise que dans la grande cellule du Goum.

Le maoun (4) Akka, du groupe radio, qui se flatte de parler français, est du même avis que moi :

— Nous, il faut pas nous couper en rondelles, a-t-il l'habitude de me dire dans notre langue. Le Goum, c'est toi avec nous, nous avec toi.

Sage principe de la guerre qui mériterait d'être médité dans nos écoles militaires.

Nous voici installés à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau au nord-est de Laï Chau, sur une crête montagneuse qui s'étire de la boucle de la rivière Noire jusqu'à la frontière de Chine. Notre centre de résistance est amarré à la cote 1628 qui domine le hameau aujourd'hui abandonné de Tu Co Phing.

Depuis deux mois, nous avons eu pour mission de contrôler la piste des crêtes, qui conduit de la rivière Noire à Tsin Ho. Période très dure pour le Tabor : de sévères combats d'embuscades, des conditions climatiques défavorables, un terrain coupé extrêmement difficile. « Triq-es-salubri » (5), tel est le nom dont les

goumiers ont affublé la piste. Impossible d'appliquer les principes élémentaires de sûreté. Où disposer les flancs-gardes quand la forêt est impénétrable de part et d'autre du sentier ? Comment pratiquer l'observation quand la brume s'accroche aux feuillages des arbres et empêche nos avions légers de veiller sur nous ? Comment profiter de nos feux de mortiers quand la voûte de la jungle enferme de ses réseaux de verdure nos si efficaces sections d'appui ?

La peur de la brume qui étouffe tous les bruits

Il nous a fallu nous acclimater à ces nouvelles conditions du combat : courir au canon pour soutenir la première section accrochée, réaliser une boule à feu « a priori » pour casser le dispositif d'assaut adverse, faire progresser nos équipes de mortiers de clairière en clairière et les faire tirer vite, sans plaque de base, en maintenant les tubes avec les mains. Ce doit être cela l'art de la guerre : pouvoir s'adapter. Et, comme de vrais chasseurs, les goumiers s'adaptent au gibier et au style de la battue.

Dehbi, mon garde du corps, m'a fait un commentaire plein de philosophie sur les hasards de la guerre :

— L'éclaireur de pointe, il est toujours foutu ; les Viets l'attendent au détour du chemin. Heureusement, il y a le tour. Une demi-heure tout seul, puis il y a un autre éclaireur. Puis la section de pointe, elle est relevée elle aussi. Puis le Goum de pointe, il est relevé lui aussi. Alors, avec l'aide de Dieu, on a beaucoup de chances de ne pas être descendu. De toute façon, ajoute-t-il, si on voulait pas courir ce risque, il fallait pas venir en Indoch.

Les convois de ravitaillement par poneys à partir de Laï Chau ont été supprimés : ils nécessitaient trop de moyens d'accompagnement et paralysaient les opérations en cours. L'adjudant « Vinogel », ainsi nommé pour être capable de boire le vin concentré de l'intendance sans y ajouter de l'eau, a été fort déçu ; c'était lui le grand maître de ces trains de chevaux que nous persistions à qualifier de muletiers, par habitude.

Depuis deux mois, nous recevons nos munitions et nos vivres par la voie des airs. Cela comble d'aise les goumiers. Quand le parachutage est signalé, tous ceux qui ne sont pas de garde ou en patrouille viennent assister au spectacle. Annoncé par mes soins, le grand oiseau mystérieux fait irruption au-dessus d'une crête, se dirige comme aimanté vers le petit flocon de couleur dégagé par une grenade fumigène et les panneaux de signalisation, passe à notre verticale en rasant nos antennes et commence sa ronde. A chaque passage, les corolles blanches des parachutes éclatent dans le ciel. L'adjudant-chef pousse son coup de gueule pour que les hommes ne se précipitent pas et attendent la fin de l'opération pour ramasser les conteneurs. Un goumier de l'unité voisine a été tué par une caisse de pommes de terre dont le parachute s'était mis en torche.

— C'est Dieu qui l'a voulu ! a été son chant d'adieu.

Le parachutage terminé, l'avion fait un dernier passage au-dessus du P.C. en battant des ailes. Tout le monde agite les bras en guise de remerciement. Sur le réseau radio, un échange de politesses met un point final à cette séquence de ravitaillement.

— Merci, chers camarades — largage 5/5.

— A la prochaine, les amis. Ce soir à Hanoi on boira un pot à votre santé.

Le mois dernier, pendant huit jours d'affilée, la crasse ne nous a pas quittés, interdisant tout survol par notre aviation de transport. Il nous a fallu utiliser nos réserves : les rations de secours transportées sur deux poneys, baptisés à cause de leurs fonctions « Lasserre » et « Ledoyen », puis les petits trésors personnels enfouis au fond de nos musettes et de nos poches. Plusieurs goumiers du P.C. la nuit, pour ne pas se faire reconnaître, m'ont glissé dans les mains, qui une barre de chocolat, qui un bout de nougat. Je ne soupçonnais pas qu'une telle pudeur pût habiter le cœur de ces hommes durs.

Nous voici de nouveau à Muong Tong, au sud de Laï Chau. C'est la saison des pluies. Sous les trombes d'eau qui s'abattent, nous avons peine à reconnaître ce village charmant qui nous avait si bien accueillis l'automne dernier.

Nous avons repris possession de notre point d'appui. Pas contents du tout. Nous, les créateurs, nous avons peine à retrouver nos abris, nos tranchées, nos périmètres défensifs. Nous maudissons l'unité de partisans qui n'a pas su entretenir le capital confié, nous abominons la pluie qui inonde nos cagnas, nous exécrons la brume qui enveloppe le paysage et étouffe tous les bruits.

— Pour les Viets, c'est sûrement la même chose, me fait remarquer le moqaddem Ftoul, chef du groupe de protection.

Jusqu'à ce qu'arrive la fin de la saison des pluies en pays thaï

Les unités régulières semblent, en effet, s'être repliées à l'est, dans la région de Lao Kay. Mais subsistent tout autour de Laï Chau de nombreux irréguliers dont la réputation de dureté est bien établie.

Le Goum est, certes, bien aguerri, mais il a changé de visage. Sur les 200 hommes de l'effectif, 50 nouveaux sont venus combler les pertes : tués, blessés graves, malades évacués. Les nouveaux sont assez craintifs ; ils écoutent avec respect des anciens qui racontent à leur manière les prouesses de l'unité depuis son débarquement.

Je me dois de mettre les « boujadis » en confiance et de faire admettre les nouveaux sous-officiers dans l'équipe que nous formons. Le lieutenant adjoint et l'adjudant-chef me sont très précieux dans cette tâche délicate.

Avec les anciens, je me rends compte qu'une période de relative tranquillité peut être néfaste sur le plan du moral. Je généralise alors le système de la chikaya, traditionnel de l'Armée d'Afrique. Tous les jours, je reçois dans mon abri les goumiers qui ont une requête à me présenter. Tous sont candidats à cette entrevue. Je me retrouve dans la fonction qui était la mienne, il y a deux ans : officier d'affaires indigènes dans un poste perdu de l'Atlas, seul Européen en compagnie de mon épouse et de mes deux filles, au milieu de six mille Berbères.

— Alors, Moha, comment vont les Aït-Hassan, ta famille, la récolte de maïs ?

— Les Aït-Hassan, ça va. La famille, ça va. La récolte ça va pas. Tu te souviens de mon voisin, ce vieux grigou de Haddou ? Il a volé mon eau et mon maïs a eu soif.

— Oui, je connais bien Haddou. Mais son champ est en amont du tien. Donc, il a pu prendre ton eau, puisque la coutume le prévoit.

Et l'exposé des motifs est commenté, explicité, mimé, mis en scène. Nous sortons de l'abri pour aller, malgré la pluie, modeler dans un tas de sable les champs de Moha et de Haddou.

Merveilleuse chikaya de l'Armée d'Afrique qui a permis à des générations d'officiers au képi bleu d'entretenir des contacts humains avec leurs subordonnés. Chikaya le plus souvent suivie d'effet ; je fais rédiger officiellement ces requêtes par les soins du chef comptable et les adresse aux bureaux d'affaires indigènes compétents.

Avec la saison sèche, nos troupes ont repris l'offensive dans le delta tonkinois. Il en est de même en pays thaï.

Mon Tabor s'est porté dans le massif de Nam Quan, à l'est de Laï Chau ; il a reçu pour mission d'assainir toute la boucle de la rivière Noire. Nous sommes ravis de nous remettre en jambes et de pouvoir souder nos unités rajeunies au cours de véritables opérations. La saison des pluies est heureusement terminée ; elle a été une période assez morne de patrouilles et de travaux. Sur le plan santé, elle a été néfaste et a causé l'évacuation d'un nombreux personnel.

Les Viets font de même ; ils lancent des reconnaissances offensives en direction du pays thaï blanc. Nous avons eu plusieurs combats de rencontre qui, en général, ont été heureux. Les « boujadis » des derniers renforts se sont montrés à la hauteur ; ils relèvent la tête et ne se laissent plus impressionner par les anciens.

Le Tabor s'est installé au cœur du massif de Nam Quan, dans un dispositif assez aéré. Rayonner dans toutes les directions pour chercher le Viet et accentuer notre pression ont été les consignes du commandant.

Une aventure piquante m'est arrivée au cours d'un raid effectué sur la rivière Noire, à hauteur de Ban Pa Na. Le Goum devait opérer un coup de main de va-et-

vient sur ce village pour en rapporter des informations. La chance aidant, la section de tête abordant les premières paillottes avait pu se saisir d'un agent de propagande viet et de ses deux gardes du corps. Par eux nous sûmes qu'un autre détachement semblable se trouvait dans le village de Pinh Soa, situé à une demi-journée de marche plus au nord. Mais comment prévenir le P.C. du Tabor de ce contretemps qui accroîtrait mes délais et du changement de mon itinéraire ? Problème délicat.

Il me fallait absolument rendre compte au « patron » et lui préciser la piste empruntée au retour pour que les compagnies locales de supplétifs ne nous tendent pas d'embuscades.

Envoyer de nuit des éclaireurs méos était la bonne solution ; mieux qu'une patrouille de goumiers, ils avaient une chance de ne pas se perdre. Mais en quelle langue rédiger mon rapport ? En anglais, en allemand, en arabe, cela était risqué. Les Viets du secteur disposaient de quelques déserteurs qui auraient vite fait de déchiffrer le message s'ils interceptaient nos éclaireurs. La contre-embuscade meurtrière était alors la sanction prévisible.

J'eus alors l'idée de rédiger mon compte rendu en arabe dialectal marocain, transcrit en caractères latins suivant la méthode Mercier, du nom de son auteur, qui nous avait été enseignée au cours des affaires indigènes de Rabat.

Mon stratagème réussit. Je pus mener cette action secondaire sur Pinh Soa, me saisir de trois guérilleros et rejoindre le Tabor en toute sécurité. L'officier de renseignements me raconta comment il avait été interloqué quand le pisteur méo lui avait tendu un papier maculé, extrait du fond de sa pipe à eau. Il avait pu facilement décrypter mon compte rendu, rassurer le commandant sur notre sort et donner toutes les consignes pour que le Goum ne soit pas accueilli à coups de fusil. L'utilité des langues étrangères fut fêtée dignement à la popote. Pas de boisson frelatée ce soir-là ; un vin concentré chaud assaisonné d'un peu de poivre.

Fin novembre, nous avons abandonné le secteur de Nam Quan à des unités de supplétifs thaïs. Le bruit lointain de violents bombardements nous avait laissé entendre qu'une grande opération se déroulait au sud de Luan Chau. Nous avons rallié Laï Chau à marches forcées dans le style que les goumiers affectionnent, l'arme jetée en travers des épaules à la façon du bâton de berger. Au col Claveau, nous avons appris par des tirailleurs marocains la grande nouvelle : les paras ont sauté à Diên Biên Phu et repris le contrôle du terrain d'aviation ; Laï Chau va être évacué par échelons ; toutes les unités de la zone nord-ouest se replieront sur le nouveau « Na San », en avion, si possible, si non à pied.

Fatigué par son retour au pas de course, le Tabor s'était installé le long de la piste d'aviation. Peu de commentaires sur la situation ; mais une réelle tristesse à quitter le petit royaume thaï où nous avions mené campagne pendant un an et où nous avions laissé tant des nôtres pour préserver sa liberté. Il nous avait été donné peu de temps pour philosopher. Le Tabor avait reçu la priorité : il devait rallier Diên Biên Phu par avion.

Ce deuxième aérotransport, contrairement au premier, n'a pas surpris nos goumiers. Il est vrai qu'ils ont acquis maintenant une grande expérience en matière de déplacement : bateaux, chemin de fer, pirogues, camions, poneys... Alors, pourquoi pas les DC-3, si familiers et si sympathiques pour leur avoir apporté tant de vivres et de munitions par parachutages ?

Arrivés à Diên Biên Phu, nous avons tout de suite ressenti une impression de puissance. Des camions de matériels allant dans un sens, des unités tractées d'artillerie dans l'autre, des paras à la démarche souple par-ci, des coolies se dandinant par-là. Une véritable ruche en pleine activité, noyée dans la poussière. Le corps expéditionnaire, avec ses troupes d'élite, était bien présent ; nous, les montagnards un peu oubliés de la frontière de Chine, nous nous retrouvions côte à côte avec nos frères d'armes dont nous avions tant entendu parler.

Assassin pour un tir au ras de la moustache

Une heure à peine après notre débarquement, nous éprouvâmes une forte émotion. Tous en même temps, les points d'appui en cours d'aménagement sur les collines voisines firent crépiter leurs armes automatiques. Les Viets devaient prononcer une attaque générale très bien minutée. Situation désagréable pour le

Goum qui avait reçu une zone d'attente provisoire indéfendable pour y passer la nuit. Mes hommes se jetèrent au sol, inquiets de ne pas avoir eu le temps de creuser leurs emplacements de combat. Aussi inquiet, je leur recommandai de ne pas tirer mais d'ouvrir l'œil. Sur la piste qui passait à proximité, deux paras légionnaires, reconnaissables à leur petit chapeau bob, marchaient tranquillement. Admirant leur sang-froid, je leur criai :

— Eh ! les paras ! Que se passe-t-il ? Une attaque viet ?

— Non, pas du tout, répondirent-ils avec flegme, tous les soirs à 19 heures on essaye les armes.

Le lendemain, j'ai eu l'occasion de mieux connaître un des bataillons de parachutistes. Devant me mettre à sa disposition pour une opération je me suis présenté à son commandant, suivi de tous mes goumiers en djellaba car le temps était frais.

— Salut gus !, dit l'officier réputé pour son caractère titi. Que viens-tu faire avec tes gars déguisés en couverture ?

Excellente ambiance de camaraderie dans la paillotte qui sert de salle « opérations ». Avec les commandants de compagnie, nous avons comparé nos missions, nos styles de combat, nos genres de vie. De grosses différences entre nous, mais un grand point commun : l'amour de notre métier et de nos hommes.

Quelques jours plus tard, le Goum a été désigné pour se porter à 6 km au sud de Diên Biên Phu, au hameau de Ban Cang, tenu par des supplétifs thaïs. Nous avons donné les premiers coups de pioche, de part et d'autre de la rivière Nam Youm, pour aménager le centre de résistance sud de l'ensemble défensif.

Anecdote amusante avec un artilleur. Un lieutenant observateur est venu accrocher des tirs d'arrêt.

— Comment les voulez-vous ? m'a demandé l'officier sûr de lui, au ras des moustaches ?

— O.K., lui ai-je répondu, au ras des moustaches.

Cinq minutes plus tard, alors que je dessinais le croquis des défenses dans le fond de mon abri, les premiers coups de 105 ont claqué. Un éclat, en sifflant, a traversé ma toile de tente disposée au-dessus de mon trou. A grand cris, j'ai alerté l'artilleur et l'ai traité gentiment d'assassin.

— Un peu court, j'en conviens, a-t-il répliqué, mais vous m'avez dit au ras des moustaches.

Les reconnaissances profondes que nous lançons rayonnent jusqu'aux collines bordant la cuvette au sud. Les contacts sont fréquents. L'étreinte adverse paraît se resserrer. Que vont devenir nos maquis du pays thaï si dynamiques si les divisions régulières viets, rameutées du delta tonkinois, nous empêchent de leur tendre la main ?

Le Tabor a été relevé à Diên Biên Phu par un bataillon de tirailleurs algériens ; après quatorze mois d'opérations en montagne, l'état sanitaire n'était pas satisfaisant. Il s'est installé à Kien An, au sud d'Haiphong. Après un séjour à l'hôpital d'Hanoi, c'est dans cette localité que j'ai retrouvé mon Goum. Impression très curieuse d'être sorti de ma peau de soldat pendant trois semaines, de m'être reposé, d'avoir dormi dans un lit, d'avoir revêtu des vêtements civils, d'être sorti en ville... Mais quelle joie de retrouver la grande famille berbère ! Mes gradés m'ont fait fête ; ils avaient eu peur que le « grand toubib » n'ait décidé de me renvoyer au Maroc comme rapatrié sanitaire.

La mission du Tabor est statique. Il s'agit de garder un terrain d'aviation, un P.C. de secteur et un très vaste dépôt de munitions. Nous avons obtenu de mener des actions offensives tout autour pour que nos unités gardent leur allant. Mais la montagne nous manque. Comme mes cadres français et mes goumiers, je n'aime pas ces horizons sans fin du delta où tout hameau peut cacher un repaire d'assaillants, où toute diguette peut être une succession de pièges, où tout est confondu dans la boue et l'humidité. J'admire les unités qui ont effectué tout leur séjour dans ces zones défavorisées. Même nos supplétifs tonkinois ne nous attirent pas ; nous étions tellement habitués aux Thaïs si fins et aux sauvages Méos

si attachants et si redoutables. Plus le temps passe, plus je deviens comme un animal ; « on ne raisonne plus, on renifle », affirme mon adjudant-chef, un remarquable combattant.

Notre campagne s'est achevée dans ce delta sinistre, dans la boue et sous la pluie.

Tous ces mois-ci, nous avons avec conscience mais sans enthousiasme, rempli nos missions de garde et de sûreté éloignée. Peu de vrais combats mais « des vacheries », comme disaient les sous-officiers : des embuscades, déclenchées brutalement de nuit, meurtrières pour nos patrouilles, des pièges qui démoralisent, des mines qui blessent et mutilent. Bassou, le benjamin du Goum, le berger qui m'accompagnait, dans sa tribu des Aït Tsiwant, à la chasse au perdreau, a eu une jambe arrachée.

Nos souvenirs n'ont pas quitté la Haute Région. Depuis la première attaque sur Diên Biên Phu, nous avons pensé aux camarades que nous y avons laissés. Les inévitables « tuyaux de cuisine » ont circulé à Kien An, colportés par le personnel de servitude. Pour y remédier, j'ai rassemblé, tous les jours, ma « jemaa », mon conseil des anciens, et leur ai commenté les nouvelles. L'ambiance n'était plus à la gaieté mais le Goum est toujours resté soudé. Le commandement a demandé des volontaires pour sauter sur le camp retranché de Diên Biên Phu. J'ai soumis le problème à la « jemaa ». Unanimité totale. « Pas d'isolés. Tous ensemble ou personne », telle a été la réponse.

Les nuits avant le cessez-le-feu ont été assez tendues, les Viets ayant intensifié leurs actions de harcèlement sur nos points d'appui. Nous sommes sortis au maximum pour leur dresser des embuscades. La dernière nuit, celle du 20 juillet, j'ai accompagné la patrouille la plus tardive. Je n'avais jamais vu de visages plus sévères ni de consignes de silence mieux respectées. Rentrant à minuit, je suis allé m'étendre sous ma guitoune. Le moqaddem Ahmed a prétexté je ne sais quoi pour venir bavarder avec moi. Voyant mon air mélancolique, il m'a offert un bout de chocolat. Puis, ayant pris mes mains dans les siennes, il m'a confié d'un ton rassurant : « Eh bien ! c'est fini. On a fait notre travail. On repartira ensemble au pays. Bonne nuit ! »

La tristesse de quitter la terre indochinoise

Le Goum a embarqué ce matin à Haiphong, sur le cargo « Boulogne ». Avec nous, des partisans catholiques du delta qui sont transférés au Sud-Vietnam. Les autres Goums m'ont précédé de deux jours sur un autre bateau. Nous nous retrouverons à l'arrivée, à Oran, ou, plus tard, au Maroc pour la dissolution du Tabor.

Aucune joie sur les visages des cent goumiers qui m'entouraient et regardaient, d'un œil morne, défiler les rives jaunâtres du fleuve de part et d'autre du navire. Cent, soit la moitié de l'effectif qui était sur nos contrôles, il y a deux ans, quand nous avons quitté la citadelle des Aït-Issehaq sous les you-you stridents des femmes berbères. Aucune joie, je leur en suis profondément reconnaissant. Mes hommes simples de la montagne ont ressenti, mieux que des être policés, combien les cadres français devaient avoir le cœur lourd au moment de quitter la terre indochinoise.

Ce soir-là, alors que se distinguait, au loin, la lumière du phare de Do Son, les partisans catholiques se sont glissés en silence sur le pont et mis à genoux pour réciter un chapelet. Et moi aussi, j'ai prié, maladroitement, comme un soldat fatigué, pour mes goumiers disparus et pour mes nouveaux compagnons de voyage à la recherche d'une terre de paix.

Yves SALKIN.

---

(1) Grade correspondant à celui de sergent.
(2) Chrétiens par extension.
(3) Jour anniversaire de la naissance du Prophète.
(4) Grade correspondant à celui de caporal.
(5) « Le chemin de la saloperie ».

Yeruchalayim — Jérusalem — El Qouds mars 1981

Nos lecteurs liront avec plaisir et le plus grand intérêt le récit très objectif de notre ami, le colonel Saulay, sur son voyage en Terre Sainte, effectué au printemps dernier.

L'avion d'Air France, un « Airbus » qui paraît aussi vaste qu'une salle de cinéma, glisse presque sans bruit dans un ciel idéal, à 10.000 mètres au-dessus des côtes de la botte italienne. Nous sommes au centre d'une immense sphère bleue : ciel, mer, tout est bleu, et l'absence de points de repère supprime la perception de la vitesse. Et pourtant nous volons à plus de 900 kilomètres à l'heure.

« A droite de l'appareil, les îles Lipari, et le Stromboli, qui fume... A l'horizon, les côtes de la Sicile, et l'Etna... » La voix du second pilote tire les passagers de leur somnolence. Effectivement, par le hublot on aperçoit les cônes volcaniques de l'archipel, et parmi eux celui du Stromboli, d'où s'échappe un panache de fumée blanche, que le vent rabat vers le large.

Vu de si haut, dans un ciel aussi calme, aussi limpide, ce spectacle prend un aspect irréel. Comment penser que le feu souterrain est là, qu'une éruption pourrait éclater ? On regarde, on admire, on enregistre un souvenir de plus et chacun reprend son livre, son rêve, son sommeil un instant interrompu. Deviendrait-on indifférent ?

Catanzaro... puis la Crête et ses montagnes couvertes de neige... et bientôt l'appareil amorce sa descente vers Tel Aviv. La côte d'Israël ne tarde pas à apparaître, plate, rectiligne, perpendiculaire à notre axe de vol. La ville, très étendue, fait penser à un assemblage de jouets d'enfant, de petites maisons individuelles, toutes pareilles les unes aux autres. Ce n'est pas l'Orient... c'est encore l'Europe.

Aérofreins... « Attachez vos ceintures... interdiction de fumer... » un léger choc, et le gros avion, réacteurs inversés, roule sur la piste, perd sa vitesse et s'arrête à son poste. Applaudissements.

La porte de l'appareil s'ouvre sur l'échelle de coupée et les 250 passagers, par petits groupes, prennent contact avec le sol d'Israël ; nous sommes à Lod, sur l'aéroport international Ben Gourion. Il fait beau, et chaud. Il y a cinq heures à peine, à Roissy-Charles-de-Gaulle, il neigeait...

Le premier Israélien que nous voyons est un soldat, debout au pied de l'échelle. Tête nue, tenue de combat, l'arme à la bretelle mais chargeur engagé, bien découplé, solidement campé sur ses jambes, il regarde défiler devant lui le flot des passagers. C'est vrai... je l'avais oublié : Israël et les pays arabes... la guerre... Lod, le terrorisme, l'O.L.P...

Un car nous emmène, empilés, à l'aérogare. Après les formalités de police, après la récupération des bagages, nous sommes jetés sur le trottoir, proies offertes à la voracité des chauffeurs de taxis et de minibus. Les représentants des agences de voyages ont quelque mal à rassembler leurs ouailles... Tout le monde crie, s'interpelle... C'est Marseille, c'est Naples... c'est comme partout ailleurs.

Un peu ahuris, beaucoup même, par le bruit, par la foule, nous nous retrouvons à six dans un taxi dont la radio de bord hurle une scie à la mode. Le chauffeur, splendide tête de forban, se met au volant et prend le micro. Sur le mode majeur, il échange des propos qui me semblent dépourvus d'aménité avec un correspondant qui lui répond sur le même ton. J'écoute distraitement, essayant de savoir dans quelle langue ils parlent. Hébreu ? Arabe ? C'est curieux, il me semble reconnaître, de temps à autre, des expressions qui me sont restées familières, des « yallah », des « chi bes ma kaïn » qui me font dresser l'oreille.

Je ne me rappelle plus comment la chose se fit, mais toujours est-il que, à peine étions-nous engagés sur l'autoroute qui mène à Jérusalem, j'étais en conver-

sation animée avec mon forban, en arabe marocain ! Dès les premiers mots, il m'avait arrêté :

— Toi, tu viens du Moghreb...

— Oui, mais comment le sais-tu ?

— Je suis né à Dar el Beïda et je suis venu ici avec mes parents quand je n'étais encore qu'un enfant. « Ana ihoudi beïdaoui... » et j'ai reconnu l'accent marocain...

Ainsi donc, le Maroc m'accueillait sur la terre d'Israël, et d'emblée, je m'étais fait, moi aussi, un « copain » !

A cette époque de l'année, sous cette latitude, la nature est en fête. La brise agite les tiges des blés et des orges où les épis commencent à se former. Plus loin, la route s'engage dans des collines couvertes de jeunes pins d'Alep dont le vert tendre des frondaisons se marie agréablement avec celui de l'herbe qui tapisse le sous-bois. On trouve, comme en Europe, des aires de pique-nique, tables et bancs de bois rustiques, dans les endroits jugés les plus favorables. Paysages de paix, de vie facile et heureuse... Mais mon regard est attiré par une, par une autre, par plusieurs carcasses de voitures blindées qui gisent dans le fossé, un peu à l'écart de l'autoroute. Je suis surpris car il s'agit bien d'épaves de véhicules de combat. Il me semble que même ces caissons — car il ne reste plus que cela — sont soigneusement entretenus, nettoyés et passés au minium, pour que la rouille ne les fasse pas peu à peu disparaître. Pourquoi ? Pour rappeler peut-être que la paix est fragile ? Qu'il ne faut pas baisser sa garde ? Ces rappels de la guerre récente me font penser aux petits monuments qui, en France, gardent le souvenir de tel ou tel maquisard, fusillé là, sur le bord de la route.

Nous arrivons rapidement dans la banlieue de Jérusalem. Une image aussitôt surgit dans ma mémoire : la ville nouvelle, Jérusalem V.N., que je découvre en mars 1981 me rappelle tout de suite une autre ville : Casablanca V.N., où j'ai débarqué en juillet 1925. Même immense plan d'urbanisme, qui se traduit sur le sol par des îlots achevés et habités, d'autres encore en chantier, d'autres enfin complètement déserts, mais dont la voirie est déjà dessinée. Si Lyautey avait vu large, il semble qu'ici l'urbaniste responsable de la construction de la ville ait vu plus large encore. Dans cette immensité, la ville trois fois sainte n'occupe pas plus de place que la medina de Dar Beïda dans la ville moderne de Casablanca.

Nous voici enfin arrivés à l'hôtel. C'est l'ancien palais d'un pacha turc. Il a été modernisé par les Anglais quand la Palestine était placée sous mandat britannique. Le général Allenby, Lawrence, dit-on, y furent hébergés.

Palmiers, jasmin géranium géant devant l'entrée. Accueil sympathique. On nous conduit à notre chambre, où, valises à peine ouvertes, j'entends à ma grande surprise, l'appel à la prière de l'Islam : « Allahou akbar »... Une petite mosquée, dite « jemaa cheikh Jerrah », dresse son minaret à cinquante mètres à peine de la fenêtre de notre chambre, et nous sommes arrivés à l'heure du « moghreb ». Je cherche des yeux le « moudden »... il n'y en a pas. Il est remplacé par un haut-parleur. De toute évidence, la puissance et la vigueur de l'appel à la prière y gagnent considérablement !

Vers 22 heures, réveil en sursaut ! C'est la prière de la nuit, l'ichâ... Même chose à l'aube pour le fjer... Ainsi notre séjour en Israël sera-t-il marqué par l'égrénement des prières de l'Islam !

Dès le lendemain matin, après avoir appris à compter notre monnaie en « cheqqels », un taxi nous conduit à la porte d'Hérode. Nous voulons en effet suivre les stations de la Via Dolorosa depuis le prétoire de Ponce Pilate jusqu'au Golgotha.

Il fait un temps splendide et c'est sous un soleil printanier que nous apparaissent pour la première fois les murailles de Jérusalem. La ville est aussi strictement délimitée par ses remparts que la medina de Fès ou celle de Marrakech. A cette différence près que, ici, les murs d'enceinte et tous les bâtiments sont construits en pierre de taille, plus ou moins bien jointoyées, toutes de forme carrée et de volumes comparables, sans crépissage extérieur. L'ensemble produit une impression curieuse, de « pointillisme », qui doit être chère au cœur des Israéliens, car j'ai remarqué que toutes les maisons de la ville nouvelle, construites, bien sûr, en béton, sont recouvertes d'un placage qui donne l'illusion de la pierre taillée.

La porte d'Hérode franchie, nous sommes immédiatement plongés dans la foule habituelle des medinas. Je cherche à m'orienter, à trouver la Via Dolorosa...

la voici. Cette ruelle étroite, si chargée de souvenirs pour les chrétiens, est aussi l'une des artères de la ville, avec ses échopes, et la foule, qui vaque à ses occupations. De nombreuses églises, de tous les rites, rappellent bien les étapes de la marche au supplice, mais il faut faire un sérieux effort d'imagination pour revivre par la pensée l'événement qui se déroula sur ce même itinéraire il y a vingt siècles.

Voici enfin la basilique du Saint-Sépulcre. Négligeant l'aspect extérieur du bâtiment, qui est quelconque, nous pénétrons sur les lieux où la tradition situe la crucifixion, la descente de croix, la mise au tombeau, la résurrection.

A droite de la porte d'entrée, gardée par un policier, un escalier, assez raide pour moi, conduit au lieu précis où fut plantée la croix. Dans la pénombre, sous les ornements et les motifs religieux déposés là par la piété populaire au cours des siècles, on ne distingue pas bien. J'ai du mal à comprendre que je me trouve, dans cette minuscule chapelle, au sommet de cette colline dénudée qu'on appelait le Golgotha... Les yeux de la foi suppléent à l'infirmité des miens... Un cierge s'ajoute à tous ceux qui brûlent auprès de l'escalier de descente, aussi raide que le premier.

Après avoir contourné la partie centrale de la basilique, en forme de rotonde, en cours de réfection, nous arrivons devant la chapelle qui abrite le tombeau du Christ, le Saint-Sépulcre. Il faut faire la queue et prendre son tour, se baisser pour passer sous une voûte basse et étroite, et suivre... A peine le temps de faire un signe de croix, de s'emplir les yeux de cette dalle, d'essayer d'imaginer ce qui s'y est passé, et l'on est repris par le courant, pour ressortir par le même chemin exigu.

Des prêtres ? Nous n'en avons vu qu'un... un Arménien, qui nous emmena d'autorité dans sa chapelle, nous mit un cierge entre les mains, nous donna un petit flacon de saintes huiles, et nous fit comprendre en arménien mais fort éloquemment que le moment était venu pour nous de déposer notre offrande et de céder la place...

Après avoir déposé nos cierges au pied de la croix, nous sommes ressortis, un peu déçus. Nous pensions trouver, dans ce plus haut lieu saint de la Chrétienté, le même recueillement qu'à Saint-Pierre de Rome, ou qu'à Lourdes. Il n'en est rien : on « visite » le Saint-Sépulcre comme on visite l'Acropole ou les ruines de la « kechla » d'Agamemnon à Mycènes. Nous avons croisé, en sortant, un troupeau coassant et croassant de vieilles dames, anglaises ou plutôt américaines qui, visiblement, ne récitaient pas leur chapelet ! Faut-il ajouter que les Japonais commencent à arriver ?

La ville alors nous reprend, dans ses ruelles pittoresques. Nous voici maintenant dans le quartier musulman. Je m'y sens tout aussitôt rajeuni de quelques dizaines d'années ! Les boutiques minuscules bourrées de marchandises, les porteurs d'eau, les gamins portant des verres de thé chez l'un ou chez l'autre, les marchands de kesra, les cris, les odeurs, tout cela, qui m'avait été familier si longtemps, reprend vie d'un seul coup, après tant d'années !

Les noms de rues sont écrits en caractères hébraïques, arabes et latins. Mais je commets une erreur en parlant de rues. A Jérusalem, il n'y en a pas. On ne parle ni de « zenqa », ni de « derb », ni de « riad ». Toutes les ruelles sont désignées sous le même vocable : « aqba », qui se prononce « aqabat ». Et, de fait, on ne fait ici que monter et descendre, comme à Fès dans le « talaa ». Ces venelles sont le plus souvent sous voûte, ce qui augmente leur mystère et leur secret. On peut voir, dans quelque coin sombre, un groupe de vieilles femmes de la campagne, vendant... Dieu sait quoi... un peu de lait de chèvre, quelques légumes, deux ou trois œufs... Plus loin, de jeunes musulmanes, en jellaba, le visage découvert, marchandent un coupon de tissu. Là-bas, à n'en pas douter, c'est l'étal de l'épicier, de l'âtar, qui se signale par ses fortes odeurs...

Une patrouille, trois ou quatre hommes en armes, nous dépasse en courant. Où vont-ils ? Que se passe-t-il ? La foule se reforme derrière eux, et la vie continue, indifférente...

Au hasard de notre déambulation, je fais une découverte qui me ravit : on comprend, ici, mon « arabe », ou le peu qu'il m'en reste. Personne cependant n'oublie de me faire remarquer que je parle le dialecte du « rharb », ce que j'admets bien volontiers. Oubliant même les nombreuses années qui me séparent de 1957, je me laisse aller à dire que je viens de Marrakech, et à parler de la

Koutoubia, de Jemaa el Fnaa. Sachant qu'ici je ferai plaisir en appelant la ville par son nom arabe, je le prononce chaque fois que je peux m'en procurer l'occasion : « Jina n-zouourou el Qouds » — « Nous sommes venus en pèlerinage à Jérusalem. » Ces bavardages me permettent de demander à mon tour à mes interlocuteurs qui ils sont, d'où ils viennent. Et la réponse est toujours la même : « Ana falistini. » — « Je suis palestinien. »

« Ana falistini... » Cette affirmation d'identité, que je n'ai jamais cherché à approfondir ou à préciser, me laisse rêveur. Il y a bien longtemps, en effet, que les Philistins vivaient ici au contact des Hébreux, dont ils furent les pires ennemis, jusqu'à ce que le roi David les eût soumis à sa loi. Contrairement à ce qu'on affirme généralement, l'histoire se répéterait-elle donc parfois ?

Après quelques instants de repos chez un cahouadji, nous nous dirigeons vers le Mur des Lamentatations, traversant en partie le vieux quartier juif. Nous l'atteignons assez facilement. Mais avant de pénétrer sur l'esplanade où se rassemble le peuple, il faut passer par une petite chicane, au bout de laquelle un policier me pose une question à laquelle je ne m'attendais pas : « No bomb ? » Je le rassure. Il admet vite, à voir ma canne et mes cheveux blancs, que je n'ai rien d'un porteur de bombe. Il rit à son tour et nous laisse passer, sans plus de formalités. Le Mur est là, devant nous...

Nous nous arrêtons au sommet de l'escalier, saisis par la majesté du lieu. Quelques fidèles, au pied du Mur, accomplissent les gestes rituels de la prière juive. Je remarque parmi eux deux ou trois « religieux », « hassidim », reconnaissables à leur costume noir, à leur longue redingote flottant au vent, à leur chapeau de feutre noir à larges bords posé droit sur le crâne, et surtout à leurs longues frisettes temporales. Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, de vieux bigots attardés. Nous en verrons demain de très jeunes sortir nombreux d'un séminaire.

Songeant à tout ce que représente ce Mur, fait d'énormes blocs patinés, usés par le temps, seul vestige du temple construit par le roi Salomon pour être la « Demeure du Seigneur » et abriter l'Arche d'Alliance, nous avançons, silencieux, jusqu'à l'endroit où l'on plante la « menora », le grand chandelier à sept branches qui est devenu le symbole de l'Etat d'Israël. Arrivés là, et bien que personne ne prête attention à notre présence, nous nous arrêtons. Puis, respectant ces fidèles en prière, nous obliquons vers la droite et prenons la rampe qui permet d'atteindre la « porte occidentale », « Bab el Morhariba », et l'immense esplanade où s'élevait le temple, détruit par les légions de Titus.

Depuis l'apparition de l'Islam, deux mosquées y ont été édifiées et nous voici devant la plus belle, la merveilleuse mosquée d'Omar, mosquée du Rocher, dôme du Roc, Dar ech Charif, mosquée Bleue, les noms ne lui manquent pas. Ce rocher est aussi sacré pour les juifs que pour les musulmans. Pour les premiers, c'est là qu'Abraham s'apprêtait à sacrifier son fils Isaac pour la plus grande gloire de Dieu. Pour les seconds, c'est à partir de ce roc que le Prophète, montant un animal fabuleux,, el Bouraq, s'éleva dans les cieux...

Sur ce vaste plateau dénudé mais égayé de quelques ifs, de quelques pins et cyprès, les proportions harmonieuses de l'édifice sont mises en valeur par les arcades qui, en plusieurs points, délimitent son « horm », son territoire sacré. La mosquée est de forme octogonale. Ses murs sont recouverts de céramique bleue, ajourée, et de fines arcatures paraissent soutenir le bandeau qui court à leur sommet, portant en lettres blanches sur fond bleu foncé quelques thèmes coraniques. La grande coupole dorée surmontée du croissant complète l'ensemble. A droite de la porte d'entrée, j'ai déchiffré, gravé en noir sur le marbre blanc, le texte de la « Fatiha » : « Bismillah er-rahman er-rahim. » — « Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux. »

La mosquée d'Omar domine la ville. On la voit de partout alentour. A l'extrémité sud du plateau, sont édifiés la mosquée el Aqça et le Museum islamique. Mais ce double édifice est d'apparence plus modeste et n'a pas la pureté architecturale de la mosquée Bleue.

La journée avait été longue, et bien remplie. Il fallait songer à rentrer à l'hôtel. Plan de la ville en main, je me fis indiquer la porte de la Chaîne, Bab el Silsila, puis, l'ayant trouvée, nous nous sommes enfoncés dans la ville, après un

dernier regard sur la coupole qui brillait de tout son éclat dans un ciel d'une pureté absolue. Nous avons traversé la ville de bout en bout, pour aboutir à la citadelle, à la tour de David, à la porte de Jaffa.

Nous étions, là encore, sur l'un des hauts lieux de Jérusalem. La citadelle et la tour de David, en effet, sont construites sur le sommet de la colline de Sion, dont le nom s'est identifié très vite à celui de la ville qu'elles défendaient, avant d'être à l'origine d'un autre nom, celui qui désigne le mouvement du Retour, le sionisme. Actuellement, le « jbel Siyoun » est surtout le lieu de stationnement des taxis et des cars d'excursion.

Fatigués, nous pénétrons dans l'enceinte extérieure de la citadelle. Nous franchissons le pont-levis mis en place par Soliman le Magnifique, dont le souvenir est gravé sur une plaque de bronze près de la vieille porte vermoulue de l'entrée. Nous trouvons un peu de calme et de repos sur un banc, à l'ombre des arbres plantés parmi les ruines de la petite mosquée construite sur ces lieux par le « Grand Turc ».

Un taxi nous ramène enfin à l'hôtel, au moment précis où le haut-parleur de Cheikh Jerrah appelle à la prière du soir.

Il fallait bien une bonne nuit de repos avant d'entreprendre l'excursion du lendemain à Bethléem et à Hebron, si toutefois le haut-parleur de la mosquée voisine nous permettait de dormir !

Je n'ai pas gardé un souvenir très profond de cette journée. Un car vient nous prendre à l'hôtel puis, après un arrêt place de Sion pour embarquer d'autres passagers, s'engage sur la route de Bethléem, qui se trouve à une distance de quinze kilomètres à peine de Jérusalem.

Dès que nous roulons dans la campagne, nous apercevons les collines âpres et rousses de la Judée, qui nous séparent de la dépression de la Mer Morte. Les cultures sont pauvres. Quelques asphodèles poussent sur le bord de la route, mais c'est à peu près tout : la terre est aride et la pierraille abonde... même dans le Champ des Bergers.

A Bethléem, la « Maison du pain », le car s'arrête d'abord devant le tombeau de Rachel, que nous visitons. Le drap de velours qui recouvre ce qui n'est plus qu'un cénotaphe, la grille, la petite flamme du souvenir qui brûle dans une lampe à huile, cela me rappelle quelque chose de déjà vu au Maroc : les sanctuaires où dorment les saints de l'Islam.

Puis nous arrivons au but de notre voyage : la basilique de la Nativité. Située au fond d'une grande place, elle n'a pas de cachet particulier : on voit surtout le grand mur qui longe la place sur la droite. J'imagine la foule qui, à Noël, doit se presser ici, au milieu de cette petite ville en majorité chrétienne, où les églises sont plus nombreuses que les mosquées et les synagogues. Mais aujourd'hui, la place est à peu près vide.

Pénétrant dans la basilique derrière notre guide juif, nous arrivons, par des escaliers difficiles jusqu'au lieu souterrain où la tradition fixe la naissance du Christ : une grande étoile d'argent en indique l'endroit sur le sol de ce qui fut autrefois une grotte. Un pèlerinage diocésain français y est réuni et chante les cantiques traditionnels de Noël. Survient alors un agent de police qui impose le silence immédiat et un grand bonhomme de prêtre grec surgit, comme diable sortant de sa boîte, la mine dépourvue de tout sentiment de charité chrétienne. Il parcourt la grotte à grandes enjambées, l'encensoir à la main... Voudrait-il la purifier de notre présence ?

Cette intervention que nous ne comprenons pas, gâche notre visite et nous rejoignons le car, qui nous conduit rapidement à Hebron. Comme Bethléem, cette ville est située en « territoire sous administration israélienne », mais les musulmans y sont en majorité et les incidents sont fréquents. Le Tombeau des patriarches, que nous allons visiter, est un lieu saint vénéré par eux comme par les juifs. Ceux-ci viennent y prier sur les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et de leurs femmes. Ceux-là y commémorent le voyage miraculeux du Prophète, qui s'est arrêté là pour rencontrer Abraham. Aussi sera-t-on surpris de voir des inscriptions coraniques sur les murs d'un sanctuaire juif. Un poste de police de l'armée israélienne, d'allure assez débonnaire au demeurant, veille au bon ordre à l'intérieur de l'enceinte.

Un aveugle, musulman, erre autour des tombeaux, demandant l'aumône. Je lui glisse quelques cheqqels « fi sabil illah... » « pour l'amour de Dieu... » mais c'est une cigarette qu'il me demande ensuite !

La troisième journée de notre trop court séjour en Israël promet d'être passionnante, car elle est centrée sur Nazareth et Tibériade par la vallée du Jourdain. Elle sera longue, car Tibériade se trouve à quelque 150 kilomètres d'ici.

Partis tôt le matin, nous prenons la route de Jéricho qui, de l'autre côté de la vallée du Cedron, nous offre une très jolie vue sur Jérusalem. La ville nous apparaît bien comme « rocher et forteresse » : au sommet de la colline complètement dénudée, ses murailles forment une ligne de défense continue, hérissée de tours et de clochers, au milieu desquels étincellent la grande coupole dorée de la mosquée d'Omar et celle, plus petite, en argent, d'el Aqça.

Sur notre gauche, les édifices religieux chrétiens sont nombreux : le tombeau de la Vierge, l'église de Toutes-les-Nations à Gethsemani, l'église de Marie-Madeleine, sont les plus importants, au milieu d'un très vieux cimetière juif.

Laissant Jérusalem et le mont des Oliviers derrière nous, nous nous engageons franchement vers l'Est, vers la dépression du Jourdain (l'oued Ourdan des musulmans, le Yardan des Israéliens). La route, sinueuse, descend régulièrement et le guide nous indique bientôt la cote « O ». La descente continue dans un paysage sévère jusqu'à la cote approximative de — 375 mètres, un peu au nord de la Mer Morte (— 395). Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres du gué de Bethabara, sur le Jourdain, où Jean baptisa le Christ, mais nous n'irons pas jusque là : mettant le cap au Nord, nous nous dirigeons vers Jéricho.

C'est à côté de cette petite ville que nous avons vu, pour la première fois, les traces de la guerre. La route, en effet, traverse une agglomération relativement importante, faite de petites maisons en briques de boue séchée et à peu près intacte. Mais elle est déserte et dépouillée de toutes portes et fenêtres. Ce n'est plus qu'un squelette, un village fantôme.

Dans ces parages, la vallée est assez large, mais on aperçoit bien, au loin, les collines de Jordanie. Ce qui nous frappe le plus, je crois, c'est l'aspect désolé du paysage : peu ou pas de végétation, la terre paraît stérile, et le guide a raison quand il nous présente Jéricho comme une oasis au milieu du désert.

Comme à Hébron, nous sommes aussi en territoire sous administration israélienne. Mais, de plus, nous allons longer la frontière contestée entre Israël et la Jordanie. Ce fait explique sans doute que, à part quelques véhicules militaires, notre car soit seul à circuler sur cette route stratégique. En tout cas, il est le seul véhicule civil que nous ayons vu. Nous ne tarderons pas à voir le barrage, doublé de la piste de circulation des engins blindés. Cela me rappelle quelque chose, la frontière algéro-marocaine en 1960, du côté de Lalla Marnia.

Nous nous rapprochons rapidement de la rivière, que nous découvrons enfin, à quelques dizaines de mètres. Le guide nous indique alors que nous nous trouvons là sur la frontière naturelle d'Israël avec la Jordanie. Je considère longtemps cette maigre rivière, dont le nom est connu du monde entier. Je suis déçu car je m'attendais à trouver, sinon un fleuve, du moins quelque chose de plus important. Et je ne vois qu'une petite rivière, large de cinq à six mètres, qui coule paresseusement, très sinueuse, dans une vallée trop vaste pour elle, et sans arbre. Mais cependant, le paysage a changé : des champs de céréales s'étendent de part et d'autre de la frontière. Nous roulons maintenant au milieu d'un tapis de verdure. Mais... on ne voit personne, ni d'un côté ni de l'autre. Cette absence de vie crée une impression étrange. Il n'y a pas de village, pas de maison isolée, rien. Et sur notre gauche, les monts de Samarie paraissent tout aussi déserts. S'il n'y avait ces champs magnifiques, la vallée du Jourdain me paraîtrait aussi peu engageante que celle de la Moulouya dans les environs de Guercif.

Le guide nous précise d'ailleurs que le paysage que nous contemplons n'est que temporaire et saisonnier : dans deux mois, dès que la moisson sera faite et que l'été sera bien établi, tout sera sec et grillé, brûlé par le soleil. Je le crois sans peine. Il doit faire ici aussi chaud qu'au Tadla et les températures supérieures à 40 degrés doivent être fréquentes.

Mais pour l'instant, il y fait très bon et le temps est splendide. Nous remontons maintenant une vallée fertile, tributaire du Jourdain. Le guide nous indique

que d'importants travaux d'assèchement de marécages ont transformé le pays. Nous commençons à voir quelques arbres fruitiers, qui vont bientôt devenir, au fil des kilomètres, de très beaux vergers.

Et Nazareth s'offre à notre vue, juchée, comme en Toscane, sur le rebord d'une colline boisée, piquetée d'ifs. Là aussi, la population est en majorité chrétienne et les clochers des églises sont plus nombreux que les minarets. On aimerait pouvoir visiter à son aise cette petite ville aux maisons blanches, aux jardins fleuris. Mais l'« horaire est très strict » et nous ne pouvons que « suivre le guide »... La visite de la basilique est rapide. Nous admirons les vitraux qui éclairent la nef, offerts par toutes les capitales du monde chrétien, jetons un regard sur les grandes mosaïques murales qui rappellent la prière du pape Paul VI en ces lieux et descendons sous le maître-autel où se trouve une crypte exiguë : la tradition y voit l'arrière-chambre où se tenait Marie quand l'archange Gabriel apparut à ses yeux.

Déjà, nous sommes invités à nous regrouper devant le porche. Après un rapide coup d'œil sur la citation de l'Evangile qui décore la façade, nous reprenons place dans le car et quittons Nazareth.

Nous traversons alors la grasse, l'opulente Galilée. Je laisse la parole à Daniel Rops : « Toute la province est riche. Fertilité de la terre, relative humidité du climat, présence des eaux vives descendant de l'Hermon, tout contribue à cette richesse, admirable pour un pays de l'Orient méditerranéen. Il est plus facile, dit une sentence rabbinique, de nourrir toute une légion en Galilée avec le seul produit des oliviers, que d'élever un enfant dans tout le reste d'Israël... Et l'olivier n'y est pas seul : blé, vigne, palmiers y poussent avec une générosité rare. » (Daniel Rops, « Jésus en son temps ».)

Le paysage n'a pas changé depuis les temps évangéliques : la Galilée est toujours un magnifique verger, aux essences nombreuses et variées. C'est dans cette région, je crois, que les premiers pionniers d'Israël créèrent les premiers villages collectivistes agricoles, les premiers « kiboutz », qui devaient connaître le succès que l'on sait. Nous en traverserons un, le kiboutz Lavi, à mi-chemin de Tibériade, et nous aurons le temps de voir ses installations de ferme modèle, ses étables surtout, remplies de vaches laitières aussi grasses que celles de Normandie. C'est ensuite la descente sur le lac de Tibériade, la « mer de Galilée », large de 10 kilomètres, long de 20, à 200 mètres au-dessous du niveau de la mer. Dans ses eaux pures, se reflètent les collines du Golan, qui dominent le lac à 1.000 mètres d'altitude. Au loin, vers le Nord, les cîmes du mont Hermon, le château d'eau de toute la région.

La ville de Tibère est devenue une station balnéaire moderne où, dit-on, il fait beau toute l'année. Aussi est-elle très fréquentée par une population jeune, amoureuse des sports de l'eau. C'est là que nous avons déjeuné. J'ai commandé, évidemment, le fameux « poisson de saint Pierre », qui porte sur ses flancs la marque des doigts de l'apôtre. Après l'avoir goûté, je suis tenté de croire que si Simon-Pierre prenait ce poisson entre ses doigts, c'était peut-être pour le rejeter à l'eau, car il contient au moins autant d'arêtes que de chair !

A quelques kilomètres au nord de Tibériade, immédiatement au bord du lac, au milieu des palmiers, des grenadiers, des orangers et des figuiers, on trouve les ruines de Capharnaüm, Kfar Nahum, où Jésus commenta la Loi dans la synagogue. L'endroit est merveilleux et respire le calme, la paix, la douceur. Site évangélique s'il en fut, puisque c'est dans les environs que furent prêchées les « Béatitudes ».

Et cependant, de l'autre côté du lac, la guerre n'est qu'assoupie sur les pentes du Golan, tandis qu'au nord elle a fait du pacifique Liban un pays martyr.

Capharnaüm est le point le plus au nord de l'excursion de cette journée. Nous reprenons la route du retour en longeant le bord du lac jusqu'à l'endroit où le Jourdain en sort. En cette fin d'après-midi, nous avons l'impression de circuler au bord de l'un des lacs italiens, au milieu de la même végétation luxuriante, exubérante, par un temps splendide.

Le guide nous explique que la mer de Galilée sert de réservoir naturel d'eau douce pour toute la plaine côtière. Une puissante station de pompage a été construite, qui refoule l'eau du lac par-dessus les collines de l'ouest, pour aller irriguer la région d'Haïfa, tandis que la fonte des neiges sur les pentes du mont Hermon assure l'alimentation permanente du lac-réservoir.

Dans la vallée du Jourdain, le car maintenant roule rapidement, comme un cheval qui sent l'écurie accélère son allure. Pour éviter le silence et rompre la monotonie du trajet, le guide s'efforce à décrire le paysage. Il indique la direction du pont d'Adam, par où, dit-il, nous pourrions aller coucher à Amman au lieu de Jérusalem : la distance est à peu près la même...

C'est alors que, dans un repli du terrain, à un détour de la route, la présence de l'armée israélienne, de « Tsahal », se manifeste soudain, dans toute sa puissance : une vingtaine de chars lourds sont rassemblés, au repos, volée des canons inclinée vers le sol, équipages à terre, sous la protection de trois ou quatre engins embossés à quelques centaines de mètres à défilement de tourelle, canon pointé. Sans doute se préparent-ils à effectuer leurs patrouilles de nuit...

Passé Jéricho, la route remonte l'échelle des cotes. Nous atteignons bientôt la cote « 0 », cherchant à deviner les lumières de Jérusalem, qui nous indiqueront les cotes « 800 » du site de la ville.

Nous y voici enfin et le car nous dépose à la porte de l'hôtel.

Demain matin, flânerie dans la vieille ville, sans but précis, rien que pour le plaisir de nous retrouver une fois encore dans ces vieilles ruelles, faire une dernière moisson d'images et de souvenirs, au milieu de cette population où se côtoient juifs, chrétiens et musulmans, pèlerins et commerçants, jeunes et vieux, dans la paix.

Demain soir, un avion d'El Al nous déposera à Héliopolis, aéroport du Caire... In cha Allah !

Meylan, avril 1981.
Jean SAULAY.

IMPRESSIONS SUR L'U.R.S.S.

à la suite du voyage effectué du 1er au 12 septembre 1980

En septembre 1965, étant en fin de séjour à Téhéran et à Kaboul, où je venais de passer trois ans comme attaché militaire près les ambassades de France en Iran et en Afghanistan, j'avais exprimé mon intention de regagner Bordeaux par la route, avec mon épouse, en passant au nord de l'Amou Daria, par le Tadjikistan, l'Ouzbekistan, puis par l'Ukraine et la Pologne.

L'état-major de l'Armée m'ayant interdit d'emprunter cet itinéraire, mon retour en France s'effectua par l'Irak, la Jordanie, la Syrie, le Liban, la Turquie, la Grèce et l'Italie, mais nous conservions tous deux un très vif désir de visiter les Républiques soviétiques musulmanes.

Après une attente de quinze ans, nous avons enfin pu satisfaire notre curiosité, grâce à « Mutualité Aquitaine-Voyages », qui organisait un périple du 1er au 12 septembre 1980, vers Moscou, l'Ukraine, Tachkent, Boukhara et Samarcande.

Nous avons donc visité successivement Moscou, Kharkov, Poltava, Kiev et les trois principales villes musulmanes des Républiques soviétiques d'Asie, allant même jusqu'à Pendjikent, au Tadjikistan.

Nos déplacements se sont effectués la plupart du temps en avion ; cependant nous avons emprunté la route de Kharkov à Kiev par Poltava (480 km) et, les aéroports étant distants des villes de 20 à 40 km, nous avons fréquemment utilisé

les cars, tandis que nous avons navigué en hydroglisseur sur le Dniepr durant plus de deux heures pour nous rendre jusqu'à la « mer de Kiev ». Réservant à mes proches le récit détaillé de notre périple, je voudrais seulement résumer ici pour nos amis de la Koumia les impressions que m'a laissées ce bref séjour en U.R.S.S.

La diversité des trois régions visitées ne facilite certes pas ma tâche, d'autant que ce sont ces différences climatiques, économiques et humaines qui nous ont précisément frappés, sans que nous ayons eu pour cela l'impression d'un « empire éclaté », bien au contraire.

Alors que notre déplacement aérien par Amsterdam, Copenhague et Riga s'était déroulé par un temps ensoleillé et clair, nous permettant de suivre à vue les côtes plates et sinueuses de la mer du Nord et de la Baltique, l'accueil de Moscou, capitale de plus de huit millions d'habitants, dans un aéroport ultra-moderne de marbre gris, sombre et désert, parcouru seulement par une vingtaine de policiers et de douaniers, hommes ou femmes, en uniforme et armés, sous un ciel pluvieux et 11° de température, nous saisit d'un froid oppressant.

La traversée de la ville en fin d'après-midi, fréquemment ponctuée par les éloges dithyrambiques de la guide moscovite d'Intourist sur les réalisations du régime, ne nous mit pas en joie, et déjà nous pûmes nous rendre compte des queues dans les magasins, dans les boucheries surtout, de l'allure d'automates des nombreux piétons rentrant de leur travail, de la morosité émanant de visages sans expression, alors que ces gens paraissaient pourtant bien portants et correctement, si ce n'est élégamment, vêtus.

La Place Rouge, visitée de nuit, sous la pluie, mais librement, sans guide nous parut féerique bien que toutefois moins grande qu'elle n'apparaît à la télévision, en raison de ce qu'à l'une de ses extrémités elle descend rapidement vers les quais de la Moskova, des deux côtés de l'église multicolore de Saint-Basile.

Le retour en métro à l'hôtel nous permit d'admirer la propreté de ce moyen de transport souterrain ainsi que la décoration des stations espacées de cinq à six minutes, que ne pollue aucune publicité. A quoi servirait celle-ci, puisque tout est planifié à l'échelon de l'Etat et qu'aucune concurrence ne peut exister ?

La visite du Kremlin et de la ville, effectuée le lendemain par 8° et toujours sous la pluie, ne fit que confirmer l'opinion que nous nous étions faite la veille, bien que nous ayons pu admirer les splendeurs de l'art russe de l'époque des tsars, très bien présentées au musée dit « des Armures »... Quelques moments de détente nous furent cependant accordés en fin de soirée, en assistant à un spectacle folklorique qui, pendant près de deux heures, nous tint sous le charme de chants et de danses exécutés par un ensemble de choristes, hommes et femmes, en costumes des différentes républiques de l'Union.

Le lendemain, sous un soleil resplendissant, en attendant l'avion qui devait en début d'après-midi nous emmener à Kharkov, nous fûmes conduits au parc des Expositions, parfaitement agencé, d'une propreté rigoureuse, où il nous fut donné, sur notre demande, de visiter en détail le pavillon du Cosmos, dans lequel sont présentés tous les types de satellites et de vaisseaux spatiaux déjà utilisés par les Soviétiques.

C'est là, indéniablement, une fort intéressante et instructive réalisation, qui montre bien l'importance que les dirigeants de l'U.R.S.S. attachent à la conquête de l'espace et comment ils cherchent à passionner la masse pour ces problèmes. Mais, là encore, côtoyant des groupes d'autochtones qui effectuaient la visite en même temps que nous, nous ne pouvions nous empêcher d'être frappés par la discipline de leurs déplacements, confinant à l'automatisme, et leur manque de réactions extérieures. C'est un peuple sans joie ; et me revint alors en mémoire le changement que nous avons constaté en Indochine lorsque le régime communiste y gomma le sourire qui, jusque-là, éclairait le visage de tout Vietnamien.

Les quelques heures passées à Moscou à notre retour d'Ouzbekistan, en fin de voyage, avant de reprendre notre avion pour Paris, malgré un ciel particulièrement pur, une température agréable et la liberté qui nous fut à nouveau donnée, à notre grand étonnement, de circuler librement, sans guide, ne purent que nous confirmer dans notre aversion pour les regards sans vie de toute une population, que concrétise parfaitement l'attitude des milliers de Soviétiques qui, chaque jour, défilent en colonne par trois devant le mausolée de Lénine. Ce défilé n'est

interrompu que par les jeunes couples qui, elle en robe blanche et son mari un œillet rouge à la boutonnière, ont priorité pour déposer le bouquet de la mariée sur le tombeau du fondateur de l'U.R.S.S., le « père de la Grande Révolution d'Octobre ». Ces « pèlerins » sont-ils des « volontaires désignés d'office » ? Je n'ai pu me le faire préciser, notre guide soviétique ayant refusé de répondre à cette question.

L'accueil de l'Ukraine fut tout autre.

Cet ancien grenier à blé de l'Europe a donné naissance à une race de méridionaux bons vivants qui, loin du pouvoir central, sous un climat plus ensoleillé, sont ouverts et gais.

Notre arrivée, le soir, au restaurant de l'hôtel de Kharkov, après un vol de quatre heures sans histoire en Iliouchine, fut saluée de nombreux vivats par des autochtones qui fêtaient fort joyeusement, les uns un départ à la retraite, les autres un événement familial. Tous habillés avec recherche, ils faisaient alterner à une cadence surprenante vodka, champagne local, vins... de Hongrie, et, entre les différents plats, dansaient allègrement sur des airs syncopés modernes qui ne surprirent aucune de nos oreilles occidentales. Nous avions apparemment changé de monde. Comme nous l'avions fait à Moscou chaque soir, accompagnés de deux ou trois membres de notre groupe, nous quittâmes l'hôtel vers 22 heures pour effectuer une petite promenade digestive en ville sans qu'intervienne ni la guide française parlant le russe ni la guide moscovite parlant le français. Une certaine animation régnait encore dans la rue, où des autochtones, sortant des restaurants et des boîtes de nuit qui tous ferment obligatoirement à 23 heures sur l'ensemble du territoire de l'U.R.S.S., s'interpellaient gaiement. Quelques jeunes gens faisaient du stop et, n'eût été la largeur des avenues avec contre-allées bordées d'arbres, nous aurions pu nous croire dans une quelconque grande ville de la province française.

Notre séjour en Ukraine se poursuivit par la visite de Kharkov (plus d'un million d'habitants), dont le monument aux morts nous impressionna par son site au milieu des bois, sa disposition au bout d'une large allée dallée, son architecture et son environnement musical permanent qui, à son pied, permet d'entendre « battre le cœur de la Patrie ». Les visiteurs étrangers, mais aussi les visiteurs autochtones, y étaient nombreux et ces derniers, comme nous l'avions déjà remarqué à Moscou, manifestaient une profonde déférence à l'égard de ceux d'entre eux que leur poitrine ornée sur le vêtement civil d'une barrette de décorations désignait à tous comme des anciens combattans.

Le régime actuel a remplacé les religions par le culte de Lénine et celui de la Patrie.

Quant à la déstalinisation, elle nous est apparue totale. Il n'a jamais été fait allusion à Staline durant tout notre séjour et celui-ci n'est représenté nulle part. Seul, Lénine et, parfois, Brejnev, sont cités. Rien ni personne ne semble avoir existé entre ces deux hommes.

Après quelques achats effectués dans le « beriouchka » (le petit bouleau : arbre symbolique de l'U.R.S.S.), magasin réservé aux touristes où les paiements ne s'effectuent qu'en devises (1 rouble égale 6,67 F) et un déjeuner arrosé de vin blanc... de Bulgarie (genre petit sauternes) c'est en car que nous avons gagné Poltava, à 140 km à l'ouest en direction de Kiev, par une route asphaltée à deux voies, traversant d'immenses champs de betteraves, de tournesol, de maïs et de blé, parfois bordée de petites maisons de briques et de planches, regroupées en hameaux.

Après avoir visité la ville, célèbre par la victoire remportée par Pierre Ier de Russie sur Charles XII de Suède en 1709, et passé une nuit dans l'hôtel pour touristes semblable aux précédents, muni de salles d'eau tout aussi inconfortables, nous nous rendîmes le lendemain, par la route, dans l'un des 27.000 kolkhozes de l'U.R.S.S., dénommé « Le Rayon de Lénine », à 100 km à l'ouest de Poltava, toujours en direction de Kiev.

Ce kolkhoze s'étend sur 7.050 ha, dont 4.760 de terres labourées. Il est exploité par 1.051 familles. Nous y avons été très cordialement accueillis par les enfants des écoles en uniforme, agitant des bouquets tricolores qu'ils nous offrirent avec enthousiasme aux cris de « Vive la France ! », tandis que l'orchestre jouait... « La Madelon ».

Après avoir entendu un exposé sur l'organisation, dont la bureaucratie nous parut pléthorique, et la vie du kolkhoze, dans la salle du conseil d'administration aux tables recouvertes de corbeilles de fruits, de biscuits, de sirops divers et de... blocs-notes avec crayon pour chacun d'entre nous, nous eûmes droit à un « concert » (genre distribution des prix) par les enfants des écoles, avec poésies et chants en français. Puis une famille kolkhozienne nous accueillit chez elle, avec champagne local, pâtisseries, miel, etc., ce qui nous permit de constater l'exiguïté de l'habitat, mais aussi son extrême propreté. Après que furent échangées de vigoureuses poignées de main, nous repartions, toujours par la route, pour Kiev où, après les derniers 100 km sur autoroute à six voies, à travers de magnifiques forêts, nous n'arrivions qu'une fois la nuit tombée.

Un repas de mariage se déroulait dans le restaurant de notre hôtel et, là encore, nous pûmes constater combien les ukrainiens sont, dans leur comportement extérieur, différents des moscovites. C'était dans l'hôtel, comme dans les rues avoisinantes, la même ambiance de détente et de gaieté qu'à Kharkov... jusqu'à 23 heures.

Au cours de notre visite de la ville, le lendemain, sous la conduite d'une guide locale supplémentaire comme dans chaque ville précédemment parcourue (le chômage étant résorbé par la multiplicité des travailleurs affectés à la même tâche mais à bas salaires, le salaire mensuel moyen est de 1.530 F et peut n'être que de 840 F), nous pûmes à nouveau constater l'importance donnée au culte de la Patrie. C'était un samedi et les jeunes mariés se succédaient pour déposer une gerbe de fleurs au monument aux morts gardé par de jeunes komsomols, garçons en armes, filles en uniforme, arpentant, telles des poupées mécaniques, les dalles entourant le monument. Ces jeunes communistes se voyaient récompensés de cette façon de leur bon travail scolaire. Dans les rues, les jardins, les musées, les gens se côtoyaient dans une ambiance « bon enfant » et, là encore, les anciens combattants, reconnaissables à leur barrette de décorations portée sur leurs vêtements civils, étaient l'objet de la déférence et de la sollicitude de tous.

Dans la soirée, un concert nous fut offert dans la maison de la culture d'un quartier de Kiev, qui nous permit d'apprécier de nouveau les voix magnifiques d'une chorale masculine de plus de soixante exécutants.

Le lendemain matin, nous obtenions enfin de nous rendre seuls, sans guide, au marché kolkhozien où les paysans vendent les produits du lopin (un demi hectare, avec une vache, deux moutons, deux truies porteuses et de la volaille en nombre illimité) dont ils jouissent à titre personnel. Les prix n'y sont pas réglementés comme sur les marchés de l'Etat, mais de « conjoncture » (dixit la guide), en fait sujets à la loi de l'offre et de la demande. Pour une ville de plus de deux millions d'habitants, nous y avons dénombré force courgettes, concombres, tomates, certes, mais seulement onze poulets et un seul lapin, quatre ou cinq poignées de champignons (dont un bol de cèpes) et une grande quantité de fleurs dont beaucoup furent offertes gratuitement à nos épouses.

En début d'après-midi, après que nous eûmes effectué une brève croisière sur le Dniepr, à bord d'un hydroglisseur, dans l'attente d'un avion pour Tachkent qui, d'heure en heure, nous paraissait de plus en plus hypothétique, ce qui chez beaucoup d'entre nous suscitait un certain pessimisme concernant la suite de notre voyage en Asie soviétique musulmane, nous étions dirigés vers l'aéroport.

Vers 18 heures nous décollions enfin pour Tachkent où nous atterrissions de nuit.

Nous étions en Ouzbekistan, but essentiel du voyage, tant pour nous que pour nombre de nos compagnons de route.

Mais la déception fut grande en apprenant dès notre arrivée qu'en raison de la tenue du congrès des musulmans d'U.R.S.S. à l'hôtel Ouzbekistan, nous serions logés à l'hôtel Tachkent où ne pouvait nous être servi ni repas (nous avions en fait dîné dans l'avion) ni boisson (et il faisait 29°) et surtout que nous devrions quitter la ville par avion dès le lendemain matin à 11 heures pour Boukhara.

La visite de Tachkent fut menée tambour battant, priorité étant donnée aux réalisations dues au régime, mais déjà nous pûmes constater la transformation de la plupart des mosquées en musées, et la suppression totale de l'appel des muezzins à la prière. Il nous fut toutefois précisé que, comme dans les autres grandes villes de cette république, deux mosquées demeuraient ouvertes au culte

et qu'elles étaient encore fréquentées par de vieux Ouzbeks qui affichaient leur conviction religieuse en portant le turban autour de la calotte traditionnelle noire brodée argent. Ces « enturbannés » ne nous parurent vraiment pas nombreux. Dès la fin de la matinée, nous embarquions pour Boukhara à bord d'un Antonov 24 à hélices, avec l'impression d'être indésirables à Tachkent pour des raisons qui ne nous ont pas été données, mais que nous avons tous soupçonné être d'ordre militaire (nous étions à quelque 200 km de la frontière afghane), d'autant qu'au décollage certains d'entre nous ont cru déceler une importante colonne de blindés en mouvement sur une route se dirigeant vers le sud et, qu'au désir que j'exprimais de visiter un hôpital moderne, il me fut répondu par notre guide moscovite que j'avais « des goûts morbides » et qu'il ne pouvait être donné une suite favorable à ma demande.

Notre séjour à Boukhara dura vingt-quatre heures et fut marqué par la visite, fort intéressante, de mosquées et médersas dont certaines datent des Xe et XIe siècles et, plus ou moins bien restaurées par l'Etat depuis dix ans, attirent les touristes (donc les devises). Nous pûmes aussi nous promener dans la vieille ville mais, dès que j'essayais d'y converser en farsi (langue également pratiquée par les Ouzbeks) avec quelque passant, l'une de nos guides (la française, la moscovite ou la locale) s'empressait de me rappeler qu'il ne fallait pas faire attendre nos compagnons.

A Samarcande, où nous passâmes la journée du lendemain, après une rapide visite à la petite ville de Pendjikent au Tadjikistan, nous fûmes éblouis par la beauté des monuments qui constituent des ensembles fort agréablement équilibrés dans leurs structures, leurs formes et leurs décorations, et nous ne pouvons que regretter d'y être restés aussi peu de temps.

Samarcande mérite une visite prolongée afin d'en détailler toutes les merveilles et nous y aurions volontiers passé une bonne semaine.

La population y a conservé la traditionnelle hospitalité et l'aimable courtoisie musulmanes bien que l'Islam n'y soit plus guère pratiqué ; et la langue farsi y étant encore assez courante, j'ai tenté d'engager des conversations avec des autochtones tant en ville qu'à l'hôtel, mais, à l'étonnement suscité par ce Français parlant le farsi, faisait rapidement place chaque fois une prudente réserve, et mon interlocuteur s'esquivait, donnant l'impression de ne pas vouloir être surpris en conversation avec un étranger.

Les gestes étaient partout fort courtois, mais de tous la parole prudente et mesurée.

J'ai simplement pu obtenir confirmation qu'« on se battait en Afghanistan », mais les événements de Pologne paraissaient totalement ignorés. L'étaient-ils ? Je le crois, ou bien l'ordre avait-il été donné de ne pas en parler ? C'est possible.

Quittant Samarcande le 11 septembre à 2 heures du matin (heure de Paris), nous décollions à 4 heures à bord d'un Illiouchine dans lequel, suivant l'habitude, nous prîmes place, en tant que touristes, avant tous les autochtones qui, eux, attendaient à l'aéroport depuis la veille à 20 heures, heure prévue du départ de cet avion. Nous étions à Moscou à 8 heures (7 heures pour Paris) après quatre heures de vol alors qu'en chemin de fer il faut trois jours et trois nuits pour aller de Samarcande à Moscou (plus de 3.500 km).

Nous retrouvions la capitale, sous le soleil cette fois, et, par Air France, rejoignions Paris le soir même à 19 h 30, nous retrouvant à Bordeaux le lendemain à 4 h 30, un peu fatigués sans doute, mais très satisfaits de ce rapide voyage.

Une fois encore, après Edith Piaf, nous pouvons l'un et l'autre affirmer : « Non, rien de rien, je ne regrette rien », et nous sommes déjà prêts à aborder... la Chine pour essayer de la comprendre.

Le 20 septembre 1980.
Général FEAUGAS.

BIBLIOGRAPHIE

Pauline GEDGE

« LA DAME DU NIL »

Traduit de l'américain par Catherine Méliande

Paris, 1980, Balland, 405 pages.

Ce roman, que l'éditeur présente comme un succès mondial et qui pourrait constituer le scénario d'un film à grand spectacle, est à coup sûr un excellent livre de vacances.

En quelque 400 pages d'une écriture vigoureuse, vivante et colorée, la romancière canadienne Pauline Gedge retrace la vie passionnée de la seule femme qui régna sur l'Egypte comme pharaon et qui n'aima que son pays et le beau, le sage Senmout, son architecte, son confident. Femme d'une intelligence exceptionnelle, d'une rare vigueur physique, d'une beauté plastique parfaite, Hatchepsout porta la double couronne rouge et blanche de la Basse et de la Haute-Egypte pendant une vingtaine d'années, au 16e siècle avant le Christ. Elle régna, « Unique », « Divine », à l'époque du Nouvel Empire, pendant la XVIIIe dynastie, à Thèbes, que l'on appelle maintenant Louxor (el Qsour, les Palais).

L'intérêt de ce livre est double. Il y a, évidemment, le roman et ses rebondissements, qui tiennent le lecteur en haleine de la première à la dernière page. Mais il y a aussi la trame historique sur laquelle Pauline Gedge a bâti son livre : on y trouve tous les éléments d'une tragédie classique qui eût peut-être tenté Racine, s'il avait pu connaître Hatchepsout, reine d'Egypte.

En effet, Thoutmosis, Hatchepsout, Senmout, tous ces personnages ont réellement existé : leur histoire est gravée pour l'éternité sur les murs des galeries-terrasses qui précèdent le tombeau de cette « Grande Catherine » de l'Antiquité égyptienne, édifié sur les plans de Senmout pour la reine-pharaon tendrement aimée.

La fille de Thoutmosis Ier, épouse de son demi-frère, Thoutmosis II, à qui elle ne pourra donner de fils, eut un règne éblouissant, prospère et paisible, avant de périr de la main de Thoutmosis III, bâtard que son mari eut d'une belle esclave, qui l'emporta enfin sur elle à la suite d'une longue série d'intrigues de cour, où l'amour et la mort alternent dans la grande salle hypostyle de la Maison de Dieu, Amon-Ra.

A défaut de tragédie classique, l'imagination fertile de Pauline Gedge, jointe à sa profonde érudition d'égyptologue, nous offre un très beau roman d'aventures, qui procure un dépaysement total, car l'action se passe dans un autre monde, dans un autre temps, au cœur d'une civilisation morte depuis vingt-cinq siècles, mais où les mobiles qui font agir les hommes sont étrangement les mêmes que ceux de notre temps.

Une critique, cependant, qui n'enlève rien à la qualité de l'ouvrage : l'auteur situe l'action à Thèbes, à Karnak, à Louxor... noms que la « Divine » ignorait évidemment. Pourquoi n'avoir pas conservé le nom indigène de la ville à l'époque où elle vivait, Hi-Thep, ou Ithep, plus connue de nos jours sous la forme hellénisée de Thèbes ? Hatchepsout à Louxor avec son amant Senmout, c'est, par exemple, le roi David et Bethsabée à el Qouds, qui est le nom arabe de Jérusalem.

A ce détail près, « La Dame du Nil » se lit avec autant de plaisir que « Les Trois Mousquetaires » ou « l'Atlandide », ou encore qu'un autre livre, moins connu, « Sinouhé l'Egyptien », écrit par une romancière finlandaise, Mika Waltari, qui m'avait beaucoup plu dans les années 1950.

Louxor, mars 1981.
Jean SAULAY.

Henry de LESQUEN et le Club de l'Horloge

« LA POLITIQUE DU VIVANT »

(Albin Michel.)

Loin de se complaire parmi les « **mécontemporains** » à la mode, sans être atteint de la maladie de l'« **élitisme** » ni du virus d'une prétendue supranationalité que pourrait excuser leur position sociale, les membres du Club de l'Horloge poursuivent leurs réflexions en vue de sauvegarder l'identité de l'homme d'aujourd'hui et les libertés de celui de demain. Déjà, ces jeunes serviteurs de l'Etat, anciens élèves de grandes écoles, s'étaient signalés en publiant « Les Racines du futur », des racines qui, toutes, n'étaient pas amères.

Quel but se fixent-ils en nous donnant cette leçon du vivant qui, sous leur plume, se veut plus qu'une politique, une leçon rendue par l'actualité plus clairvoyante et plus efficace ? En un temps où cherche à s'imposer l'idéal totalitaire, où de nouvelles guerres de religion sont le paravent d'un grégarisme et d'un nihilisme destructeurs, il est bon de dénoncer l'utopie égalitaire et certaines théories néfastes avec leurs faux prophètes.

A l'ère des guerres trompeuses de libération qui sembleraient jurer avec les goulags meurtriers si elles n'en étaient le complément aberrant, l'être vivant doit être replacé dans son cadre, comme il ne peut nier « l'apport essentiel de la biologie moderne » qui fournit des « arguments contrôlés scientifiquement contre l'égalitarisme et l'idéologie de la prééminence du milieu », même si la biologie ne prétend donner une image complète et juste de l'homme.

A travers le bon sauvage de Jean-Jacques Rousseau et l'homme de la société sans classes de Marx, avec le paradis perdu du premier et le paradis soi-disant retrouvé du second, à travers leurs deux utopies, ces écrivains « s'en tiennent à une vision unilatérale, sinon de l'homme, du moins des hommes vivant en société. Ils ont évacué de leur modèle de l'humanité toute dimension extrasociologique et en particulier la dimension biologique ». Les auteurs de « La Politique du vivant » ont alors raison de penser que « le véritable humanisme n'est autre que cet antiracisme qui renvoie dos à dos le racisme inégalitaire et le racisme égalitaire. Il suppose une conception équilibrée des relations entre le biologique et le culturel : si le culturel n'est pas indépendant du biologique, il n'en est pas pour autant un simple reflet ».

Leur exposé sur les idéologies qui s'intéressent au devenir de l'homme se confronte à des théories assez peu connues en France et dont ils démontent les ressorts et démontrent les réactions : le **behaviorisme,** de l'anglais behaviour : comportement, de Watson, avec son espoir de réaliser l'Utopie, le rejet de tout héritage ou de toute hérédité, « la création d'un monde plus homogène dans un but pacifiste ».

Aux yeux des pragmatistes n'apparaît pas plus convaincante la science comparative de l'éthologie ou biologie du comportement, dérivée du mot anglais ethology, qui compare le comportement des animaux. Plus utile est le rappel de certaines vérités premières comme le retour à la culture plus à la portée des profanes que l'exposé parfois laborieux des thèses génétiques dont l'intérêt relève des préoccupations des spécialistes.

M. Henry de Lesquen et ses co-auteurs n'en servent pas moins utilement « le pur humanisme dont parlait Renan, c'est-à-dire le culte de tout ce qui est de l'homme ». Cette étude servie par un style « vivant » — parfois relevé d'une pointe d'humour — dans des paragraphes qui ont la valeur de tableaux vivants, rehaussé de motifs modernes, honore le Club de l'Horloge. Plus que jamais, son but, et ce pourrait être aussi son adage, est de chercher à comprendre l'homme pour mieux agir sur l'humanité.

Pierre GRENAUD.

Joseph BERTUEL

« L'ISLAM. SES VERITABLES ORIGINES »

Les Nouvelles éditions latines, Paris.

Cet ouvrage qui vient de paraître intéressera tous ceux qui cherchent à connaître les origines de l'Islam.

Dieu a-t-il dicté à Mahomet par la voix de l'archange Gabriel le livre arabe nommé « Coran », source de l'Islam ? Oui sans aucun doute, répond le musulman.

Et, de fait, aucune autre thèse ne nous a été exposée jusqu'ici pour expliquer le genèse de l'Islam.

L'auteur fonde son étude sur le texte même du Livre saint des musulmans et, si sa conclusion peut surprendre, elle apporte cependant une explication cohérente et satisfaisante pour l'esprit, au mystère non élucidé jusqu'à ce jour des origines de l'Islam.

Je conseille vivement la lecture de cet ouvrage à nos adhérents.

André FEAUGAS.

Colonel Marcel MATHIEU

« UNE VIE EXALTANTE »

Annecy, Gardet éditeur, 1981

Il est toujours difficile de présenter une autobiographie. Mais l'entreprise devient vraiment périlleuse lorsque l'auteur en est un ami de longue date, en même temps qu'un frère d'armes du même âge —, comme c'est ici le cas.

Je veux cependant tenter l'expérience, car la « vie exaltante » du colonel Marcel Mathieu me paraît être une excellente illustration de ce que fut la carrière des hommes de notre génération, celle du début du siècle, au service des Affaire indigènes du Maroc et aux Goum marocains. En effet, en lisant cet épais manuscrit, j'ai revécu les années marocaines de ma jeunesse, de notre jeunesse, me remémorant ce vers de Shelley que le maréchal Lyautey aimait à citer :

« The soul's joy lies in doing »
« La joie de l'âme est dans l'action. »

La vie entière de Marcel Mathieu est, précisément, celle d'un homme d'action, plus à l'aise, dit-il, sur le terrain que dans son bureau. Peut-être, mais l'un ne va pas sans l'autre dans la vie d'un officier des Affaires indigènes, constamment soumise à cette règle d'or du père de Foucauld : « Connaître pour apprendre à aimer. » Il faut donc une ouverture et une disponibilité d'esprit totales pour consacrer de longues heures à l'étude des gens et des choses de ce monde si différent du nôtre, mais si attachant, qu'est l'Islam moghrébin.

Marcel Mathieu possède au plus haut degré cette double qualité et sa curiosité intellectuelle insatiable, dont on trouve le reflet à chaque page ou presque de son livre, lui a permis d'aborder dans la foulée et sans effort apparent, cette variété d'activités qui fit notre « joie » —, celle dont parle Lyautey —, mais qui surprendra à coup sûr le profane.

« Homme de paix, homme de guerre » — j'emprunte l'expression au général Durosoy —, il fut, comme nous tous, l'un et l'autre, et il se donna, pleinement, corps et âme, à sa mission du moment.

Sans entrer dans le détail, je ne crois pas inutile de rappeler les principales étapes de sa carrière :

— Après avoir été l'élève, en 1936, du capitaine Paulin, à Tinerhir, puis à Iknioun au cœur du Sarhro récemment pacifié, il s'initie aux arcanes juridiques de l'administration d'une grande cité marocaine, Marrakech, où il développe à loisir son goût du contact humain et sa connaissance de la sociologie musulmane. C'est l'« homme de paix ».

— La guerre, tout naturellement, trouve le capitaine Mathieu à la tête d'un Goum, le 70e, au sein du 5e Tabor du commandant Parlange, dont la personnalité le marque fortement. Sa campagne sera brève : le 12 janvier 1944, dans le massif de la Meinarde, à l'attaque de la Costa San Pietro, il est grièvement blessé d'une triple blessure : medius gauche brisé, fracture ouverte du tibia gauche, à quoi s'ajoute une troisième balle qui, par bonheur, ne traverse qu'en séton son flanc gauche — mais il ne le saura que plus tard. Gisant dans la neige, sentant son sang couler sur sa peau, il pense à Bournazel qui, lui aussi au Sarhro en février 1933, avait eu le poignet brisé avant de recevoir une balle dans l'abdomen. C'est l'« homme de guerre ».

— Réintégré au service des Affaires indigènes, il est affecté au secrétariat général de la région d'Agadir, sous les ordres successifs des généraux Miquel, Massiet du Biest et Parlange. L'homme de paix va alors s'épanouir pleinement : pendant plus de dix années, il se penche sur les problèmes ardus de la mise en valeur de la vallée du Souss, pour lesquels il se passionne et qui justifieront sa désignation pour un stage au Centre de hautes études administratives musulmanes à Paris, en 1950. Il prend ensuite en charge les affaires marocaines de la ville d'Agadir, auprès du pacha qui n'est autre que notre très cher ami, le colonel bel Madani.

— Nommé en 1955 au commandement du 5e Tabor cantonné près du poste des Aït Ishaq, il assiste au déferlement de la violence aveugle qui aboutit à la tuerie sauvage d'Oued Zem. Pendant ces heures difficiles, la propagande insidieuse qui court en tribu n'épargne pas le Tabor. Le commandant Mathieu, lucide, prend la décision courageuse, mais combien douloureuse, de faire désarmer puis dissoudre l'unité avec laquelle il avait combattu si vaillamment en Italie dix ans plus tôt.

— Il termine sa carrière marocaine à Beni Mellal, où il remplit **ad interim** les fonctions de consul de France, veillant, dans le jeune Maroc indépendant agité de passions, à la défense des intérêts des colons européens installés dans la fertile plaine du Tadla.

Commence ensuite pour lui ce qu'il appelle son « aventure algérienne », où l'« homme de guerre », seul, entre en action. Nommé commandant du I / 1er R.T.A., il fait l'apprentissage de la guerre subversive sur les lieux de l'horrible boucherie sanglante de Melouza.

Il prend ensuite le commandement du 60e R.I. de Besançon, régiment d'appelés avec lequel il obtient sur le terrain, dans le Constantinois, des résultats remarquables au prix de pertes minimes. Sa qualité d'ancien officier des Affaires indigènes, sa connaissance du monde musulman au milieu duquel son régiment évolue, sont certes à l'origine de cette « baraka », qui lui vaut d'être affecté au poste de chef de la Mission militaire de liaison entre l'Armée française et l'A.L.N. pour le corps d'armée d'Oran, après la signature des accords d'Evian. C'est à ce poste aussi délicat qu'ingrat que le colonel Mathieu voit les couleurs de la France amenées sur la terre d'Algérie.

Cette autobiographie se présente sous la forme d'un ouvrage de 460 pages, bien illustré, au texte dense, rédigé dans un style simple et familier, dépouillé de toute recherche littéraire. Marcel Mathieu ne craint pas de sortir des sentiers battus et de prendre, sur les grands événements politiques qui furent le cadre de notre vie, des positions originales, qui ne seront peut-être pas, parfois, totalement partagées par le lecteur. Mais elles provoqueront toujours la réflexion, car ce livre est avant tout un témoignage authentique sur une époque révolue, qui n'est pas seulement celle de notre jeunesse enfuie, mais aussi celle de notre enthousiasme pour certaines valeurs, morales, patriotiques, qui — me permettra-t-on de le dire ? — paraissent moins honorées aujourd'hui qu'autrefois...

Meylan, août 1981.
Jean SAULAY.

(Voir bulletin de souscription, page 49.)

AVIS DIVERS

Calot de tradition

Comme suite à la proposition faite lors de la dernière assemblée générale, il a été décidé de faire confectionner un calot de tradition des Goums destiné à être porté lors des manifestations et des rassemblements auxquels nous participons.

Bleu foncé avec soutache et soufflet bleu clair, écusson brodé à la main, il sera vendu au prix de 80 F à condition qu'il en soit commandé un minimum de cinquante unités.

Afin de faciliter son placement, les membres de la Koumia désireux d'acquérir ce calot sont invités à passer sans tarder leur commande, directement auprès du secrétariat général **en précisant leur « tour de tête ».**

Monument au maréchal Juin

Un comité d'action, **dont fait partie la Koumia,** a été constitué par l'Association des anciens combattans du corps expéditionnaire français en Italie en vue d'ériger un monument au maréchal Juin.

LOIS ET DECRETS

Grande chancellerie de la Légion d'honneur

M. le général d'armée André Biard, grand'croix de la Légion d'honneur, est nommé grand chancelier de la Légion d'honneur en remplacement de M. le général d'armée Alain de Boissieu Déan de Luigné, démissionnaire.

A.F.N. - Demandes de carte et de titre

Arrêté interministériel du 2 avril 1981, « J.O. » du 26 avril 1981, page 4129.

Article premier. Les demandes de carte du combattant et de titre de reconnaissance de la nation présentées à raison de services effectués au sein des formations militaires ou supplétives françaises au cours des opérations d'Afrique du Nord sont établies sur un formulaire de modèle déterminé (C.E.R.F.A. n° 75-0127).

Ces demandes sont adressées directement par les postulants au service compétent de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre dont ils relèvent.

Art. 2. — Sont abrogées toutes dispositions contraires au présent arrêté.

cetelem

89, avenue Charles de Gaulle - Neuilly sur Seine / Tél.637.81.81

PREMIER ÉTABLISSEMENT SPÉCIALISÉ
DANS LES FINANCEMENTS AUX PARTICULIERS

1 réseau de 13 000 correspondants agréés pour votre équipement courant et votre confort.

57 agences régionales à votre disposition.

Toute formule de prêt ou d'épargne *"pour mieux vivre de vos ressources"*.

Un crédit automobile facile par sa filiale spécialisée COFICA.

Bulletin d'inscription pour le dîner du mardi 20 octobre 1981

M. Mme Mlle .....

Adresse : .....

.....

participera au dîner, accompagné (e) de ..... personnes.

Ci-joint sa participation, soit 95 F × — — — = ...

(Bulletin à détacher et à retourner au secrétariat général — à l'attention du trésorier — accompagné du chèque ou virement C.C.P. (trois volets) correspondant, pour le 10 octobre 1981, **terme de rigueur.)**

A ....., le 1981

Signature :

Bulletin de souscription

(à adresser à l'imprimerie-librairie GARDET, 16, rue du Paquier, 74000 Annecy C.C.P. Lyon 6602 Z)

Je, soussigné, ...

demeurant .....

.....

commande .... exemplaires (au prix de 77 F l'un, frais d'envoi inclus) de l'ouvrage « UNE VIE EXALTANTE », par le colonel Marcel Mathieu (460 pages, 30 illustrations).

Ci-joint ..... F par chèque bancaire ou C.C.P.

A ....., ... 1981

Signature :

RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANCAISES

le plus « **koumia** » des groupes de compagnies d'assurances

Bernard MERLIN
Inspecteur principal
27, place Saint-Thiébault
57000 Metz

Maurice DUBARRY
Directeur-adjoint
78, route de Paris
69260 Lyon Charbonnières

Henry ALBY
Inspecteur général
« Bordeneuve »
31380 Montastruc La Conseillère

Pierre SALANIÉ
Agent général
Le Haut-de-la-Côte
46220 Prayssac

Michel LÉONET
Président-Directeur général
Rhin et Moselle - Assurances Françaises
Languedoc
1, rue des Arquebusiers
67000 Strasbourg
78, route de Paris
69260 Lyon Charbonnières
48-50, rue Taitbout, **75009 PARIS**

Renaud ESPEISSE
Sous-directeur
1, rue des Arquebusiers
67000 Strasbourg

André BABILLON
Inspecteur
48-50, rue Taitbout,
75009 Paris

Marcel NICLAUSSE
Agent général
68, avenue Georges-Clémenceau
83700 Saint Raphaël

ADRESSES

DES ANCIENS DES GOUMS ET DES AMIS DES GOUMS

chez lesquels vous trouverez toujours le MEILLEUR ACCUEIL

UNION SÉCURITÉ 13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie
75004 PARIS - Tél. : 887-21-86 + 30-22

M. LESAING, Directeur

Chaussures — Bottes — Vêtements — Lunettes — Ceintures — Casques
Gants de protection — Civières — Boites à pansements

FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES

Editions A.V.

Directeur André MARDINI

Insignes militaires, de Sociétés et Industriels, Breloques, Médailles, Coupes

172, rue du Temple, 75003 PARIS
Tél. : 272-36-98

Philippe POULIN

MASSEUR - KINESITHERAPEUTE
Diplômé d'Etat
Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-rue
Tél. 626-19-49 92310 SEVRES

AMATEURS DE BONS VINS...

Adressez-vous au **Commandant LAVOIGNAT**

84230 Châteauneuf du Pape

Vins issus directement de la propriété Prix Koumia

Directeur de publication : Georges GAUTIER
Commission paritaire n° 296 - D - 73 du 15-5-1972

Dépôt légal : 2e trimestre 1981
Imp. CRESCENZO et Cie, Paris